



PERIODIQUE BIMENSUEL - BUREAU DE DEPOT BRUXELLES - EDITEUR RESPONSABLE: CHRISTINE KULAKOWSKI - AVENUE DE STALINGRAD 24 - 1000 BRUXELLES



Les Albanais de Belgique

60 ans d'une immigration diversifiée



Autocollant produit par l'Aigle Club, le premier club de football belge amateur formé par des Albanais de Belgique. Collection de Fran Kukaj.

Retour sur

Retour sur Nathalie Caprioli	3
Des Albanais en Belgique aux Albelges ? Kolë Gjeloshaj Hysaj	4
La République du Kosovo. Le plus jeune Etat d'Europe Liridon Lika	12
Les retours au pays en chiffres avec MyriaDoc # 8	15
Comment mettre des mots sur <i>cela</i> ? Nathalie Caprioli	16
L'homme qui écrivait sur des cornets de frites Entretien avec Zenel Laci	18
Collectionneur romantique Nathalie Caprioli	21
Faïk Konitza, Bruxellois d'adoption Safet Kryemadhi	24
Une émission devenue institution Sakip Skepi	26

Prochaine parution

Agenda interculturel de décembre 2018
Comment manger ensemble ?

Photo de couverture :

Gare d'Andenne-Seilles, 1^{er} août 1956.
L'arrivée d'Albanais des camps de Geroovo (ex Yougoslavie),
après un voyage de 72 heures. Collection de Fran Kukaj.

Responsable de rédaction
Nathalie Caprioli

Dossier préparé avec la collaboration
de Kolë Gjelošhaj Hysaj et de Fran Kukaj.

CBAI : Massimo Bortolini, Pascal Pæerboom,
Patrick Six.

Comité scientifique : Ali Aouattah, Loubna Ben
Yaacoub, Vincent de Coorebyter, Isabelle Doyen,
Kolë Gjelošhaj, Younous Lamghari, Silvia Lucchini,
Altay Manço, Marco Martiniello, Anne Morelli,
Nouria Ouali, Andrea Rea, Hedi Saidi.

Mise en page : Pina Manzella

Impression : Van Ruys Printing

Éditrice responsable : Christine Kulakowski

Avec l'aide de la Commission communautaire
française, du Service d'éducation permanente,
de la Fédération Wallonie-Bruxelles et d'Actiris.



L'Agenda interculturel est édité par le
Centre Bruxellois d'Action Interculturelle asbl
Avenue de Stalingrad, 24 • 1000 Bruxelles
tél. 02/289 70 50 • fax 02/512 17 96
ai@cbai.be - www.cbai.be

Le CBAI est ouvert
du lundi au vendredi de 9h à 13h et de 14h à 17h30

L'Agenda interculturel est membre de l'ARSC
Association des Revues Scientifiques et Culturelles.

Les textes n'engagent que leurs auteurs. Les titres,
intertitres et brefs résumés introductifs sont le plus
souvent rédigés par la rédaction.

Conformément à l'article 4 de la loi du 8 décembre
1992 relative à la protection de la vie privée à
l'égard des traitements de données à caractère
personnel, nous informons nos lecteurs que le CBAI
gère un fichier comportant les noms, prénoms,
adresses et éventuellement les professions des
destinataires de l'Agenda interculturel. Ce fichier a
pour but de répertorier les personnes susceptibles
d'être intéressées par les activités du CBAI et de les
en avertir. Vous pouvez accéder aux données vous
concernant et, le cas échéant, les rectifier ou
demander leur suppression en vous adressant au
Centre. Ce fichier pourrait éventuellement être
communiqué à d'autres personnes ou associations
poursuivant un objectif compatible avec celui du
Centre.

Retour sur

En décembre 2004, l'Agenda interculturel consacrait son dossier aux
Albanais de Belgique. Une première pour notre revue (qui existe pourtant
depuis 1981) ! Nous n'avions pas mesuré l'intérêt existant envers cette
communauté de 60.000 personnes dont les premières familles sont arrivées
ici à partir des années 1950. Contre toute attente donc, ce numéro a très vite
été épuisé – mais reste cependant accessible dans sa version électronique¹.

Aujourd'hui, non seulement nous nous repençons sur cette communauté
mosaïque, mais dans la foulée nous inaugurons une série : les "retour sur".
Le principe en est simple : actualiser tout dossier qui aura particulièrement
intéressé nos lecteurs.

Voici le premier-né, composé d'histoires fortes racontées au singulier, féminin
et masculin, sans lesquelles l'Histoire serait incomplète. Une Histoire où la
carte de cette partie de l'Europe a été plusieurs fois redessinée, dernièrement
en 2008 lors de l'indépendance du Kosovo, le plus jeune Etat européen dont
93 % de la population est albanophone.

Nous aurons le plaisir de présenter ce "retour sur" le vendredi 7 décembre à
20h45 au Botanique à Bruxelles, lors du Festival du cinéma méditerranéen.
Vous êtes les bienvenus pour assister à la projection du documentaire albano
suisse Zvicra et à la causerie qui suivra, en présence de nombreux auteurs
et témoins qui ont contribué à ce numéro². ■

Nathalie Caprioli

[1] www.cbai.be/?pageid=57&idrevue=104

[2] Voyez l'encadré en page 15.

Des Albanais en Belgique aux Albelges ?

Kolë Gjeloshaj Hysaj

Les personnes d'origine albanaise vivant en Belgique, les « Albelges », bien que présentes depuis plus de 60 ans, n'ont été que peu étudiées. Analyser leurs communautés, c'est appréhender une réalité complexe dans la mesure où il nous faut envisager des personnes dont les pays d'origine, les causes de leur émigration, l'époque et leurs parcours pour atteindre le territoire belge sont très différents. Focus sur ces migrants, dans leur diversité mais aussi dans leurs valeurs communes, afin de comprendre comment ils se sont installés et organisés en Belgique.

Les Albanais ou *Shqiptar*, comme ils se nomment eux-mêmes, se répartissent sur les territoires de plusieurs entités balkaniques : la République d'Albanie (2,9 millions), la République de Macédoine (450.000) et la Serbie – Monténégro et Kosovo compris – (1,8 million). Ces Albanais constituent « l'aire de peuplement albanais ». La diaspora représente une composante importante de l'histoire des soixante dernières années des Albanais. L'émigration des albanophones s'est dirigée vers les pays limitrophes : Grèce, Italie, ex-Yougoslavie, également vers l'Allemagne et la Suisse. Mais déjà depuis la fin du XIX^e siècle, plusieurs dizaines, voire centaines de milliers d'Albanais s'étaient installés aux États-Unis. Notons enfin une recrudescence de l'émigration depuis 2011-2012 se dirigeant également vers des États où les albanophones étaient moins nombreux, comme en France.

Les Albanais descendent des Illyriens, peuple indo européen qui s'étendait des régions albanophones actuelles aux côtes dalmates. Au II^e siècle, l'Illyrie devient province romaine sous le nom d'Illyricum qui proviendrait de l'une des tribus illyriennes, les Albanoi. De ces Illyriens, ils gardent le souvenir de celle qu'ils considèrent comme la première reine des Albanais, Teuta, et de son mari le Roi Agron. Une autre version voudrait que leur nom découle d'un mot

illyrien dont les premières lettres (Alb-) feraient référence à la géographie montagneuse du pays. Mais, le plus communément, les Albanais (*Shqiptar*) se disent les fils des aigles (*Shqiponjë*) dont est orné le drapeau national.

L'impossible calcul

Lorsqu'on étudie les personnes d'origine albanaise vivant en Belgique, la question de leur nombre est sensible. En effet, notamment pour les raisons liées à la diversité des pays de provenance, il est presque impossible d'avancer un chiffre de manière correcte. Les Albanais d'Albanie arrivés dans les années 1950-1960 étaient des réfugiés ONU. Les immigrés de Yougoslavie avaient soit gardé la nationalité yougoslave, soit étaient reconnus comme réfugiés politiques mais dont le pays de provenance était la Yougoslavie. A la même époque, il y avait aussi un certain nombre de nationaux turcs. Et à la chute des régimes à parti unique, en plus des Yougoslaves et des Albanais, on compte des Macédoniens. Pour ce qui est des seuls Albanais du Kosovo, la Ligue Démocratique du Kosovo (LDK), qui est le premier parti au Kosovo, évaluait en 1994 la présence de 40.000 Kosovars en Belgique.

Une estimation communément admise est d'évaluer le nombre d'albanophones en Belgique à plus de 60.000 personnes. Les naturalisations rendues plus aisées depuis les années 1990 et la présence de deux ou trois générations, dont parfois aucun des membres n'a jamais été porteur de la nationalité albanaise ou kosovare, ont pour conséquence de rendre le décompte difficile. Pour l'année 2017, on recensait un peu plus de 6.000 personnes considérées comme albanaises administrativement et un peu plus de 5.000 Kosovars. En 2015, la Belgique enregistrait 538 demandeurs d'asile en provenance d'Albanie et 495 du Kosovo.

Musulmans et chrétiens cohabitent depuis plus de 500 ans

La religion est un élément qui différencie les albanophones. Le recensement de 2011 organisé en Albanie, relevait que sur les 2.822.000 habitants, 58,8 % de la population se déclaraient d'appartenance religieuse musulmane, dont 2,1 % de bektashis, et près de 17 % chrétiens, répartis entre 10 % de catholiques et 6,8 % d'orthodoxes. 14 % de la population n'ont pas répondu à la question sur l'appartenance religieuse ; 5,5 % se sont déclarés croyants sans religion et 2,5 % athées. Les deux religions principales sont divisées. Les musulmans en sunnites et bektashis. Ces derniers

sont les membres d'un ordre religieux ésotérique issu du soufisme et fortement influencé par le chiisme. Les chrétiens quant à eux gardent les traces historiques du schisme de 1054 entre les Eglises d'Orient et d'Occident, puisqu'il y a, d'une part, au sud de l'Albanie les orthodoxes (comprenant la minorité grecque dont le nombre s'élève à 80.000 personnes) et, d'autre part, les catholiques dans les montagnes du nord qui ont comme référence la ville de Shkodër. Les catholiques représentent de 3 à 5 % des Albanais du Kosovo, le reste de la population étant majoritairement sunnite.

Les Albanais font partie de l'Empire d'Orient du IV^e siècle, avant d'être refoulés dans les régions albanophones actuelles avec l'arrivée des Slaves aux VI^e et VII^e siècles. Ces régions subissent plusieurs invasions, notamment celle des Byzantins et des Bulgares. Elles tombent ensuite successivement sous le joug du Normand Robert Guiscard (1080) et de la dynastie byzantine des Commènes. Une principauté d'Albanie se constitue en 1190. Après le règne de Charles d'Anjou, ce sont les Serbes qui dominent le pays. Après avoir combattu dans la coalition chrétienne à la bataille de Kosovo Polje en 1389 contre les Ottomans, le plus important mouvement de résistance à l'invasion ottomane voit le jour au XV^e siècle.

Unis derrière Skandërbeg

C'est en 1444 que se réunit à Lezhë (nord-ouest de l'Albanie) une assemblée des princes albanais sous la direction de Gjergj Kastrioti (1405 ?-1468) dit Skandërbeg (nom donné par les Ottomans signifiant fils d'Alexandre). Pour la première fois dans l'histoire, les Albanais sont rassemblés et parlent d'une seule voix. Outre qu'il ait constitué une première alliance albanaise, Skandërbeg représentera un symbole à plusieurs égards. Il sera perçu comme le défenseur de la chrétienté face à l'islam, les Albanais étant à cette époque tous chrétiens. Tout en ayant été éduqués par la Porte ottomane et combattu pour elle dans un premier temps, l'appel de la mère patrie est le plus fort. Voilà donc réunis en un seul homme les clivages des Albanais transcendés dans une notion supérieure qu'est « l'albanité ». Ces paradoxes se retrouvent dans son blason : l'aigle bicéphale dont une tête regarde vers l'Orient et l'autre vers l'Occident, désormais le symbole des Albanais. Il constitue à l'heure actuelle le drapeau de la République d'Albanie qui commémore officiellement, en cette année 2018, le 550^e anniversaire de la mort de son héros national.

Renaissance nationale du XIX^e siècle

La deuxième période qui marque le pays des aigles est celle de la « Renaissance nationale » (Rilindja kombëtare) dans la seconde partie du XIX^e siècle. C'est à ce moment que les intellectuels albanais, plus particulièrement ceux de la diaspora, initient le mouvement culturel le plus important de l'histoire de la nation albanaise, avec entre autres la publication du premier abécédaire en 1844 en Roumanie, l'établissement en plusieurs étapes d'un alphabet, l'ouverture en 1877 de la première école primaire entièrement en langue albanaise à Korça dans le sud de l'Albanie actuelle. C'est à cette occasion que Pashko Vasa, gouverneur albanais de la Porte au Liban, formule la phrase qui sous-tendra ce mouvement : « *Ne voyez ni églises, ni mosquées, la religion des Albanais, c'est l'albanité* ». L'apogée culturelle de ce mouvement aura lieu avec l'adoption en 1908 à Monastir (Bitola en Macédoine) de l'alphabet albanais lequel sera écrit en utilisant les caractères de l'alphabet latin. C'est également à cette période que Shtjefen K. Gjeçovi, prêtre catholique albanais du Kosovo (1874-1929) considéré comme le père des études sur le folklore albanais, regroupe les textes du Kanun de Lekë Dukagjini, prince albanais contemporain de Skandërbeg. Le Kanun est le code coutumier qui régissait le mode de vie tribal et clanique des Albanais, organisant l'entièreté des aspects de la vie économique et sociale.

C'est dans ce contexte de bouillonnement culturel pour les Albanais et dans un environnement international en pleine mutation qu'est posée pour la première fois la question albanaise devant la communauté internationale. A cause de la peur de voir les territoires peuplés majoritairement d'Albanais partagés entre ses voisins lors du Congrès de Berlin (entre la Grande-Bretagne, l'Autriche-Hongrie et la Russie, à la suite de la défaite des Ottomans dans la guerre russo-turque), des intellectuels et des grands seigneurs,



SERA-T-IL ROI D'ALBANIE ?

Photo Bellamy.
Nous représentons, en uniforme d'un des grands ordres que lui a conférés son cousin le Roi d'Espagne, S. A. R. Mgr le Duc de Montpensier, frère du Duc d'Orléans, qui, sur son yacht "Mékong", déjouant la surveillance du blocus, est parvenu à embarquer des délégués du peuple albanais pour les conduire à Rome.

Reclamez l'édition à 25 centimes du "Dimanche Illustré". **Ouvrages de Dames**
Vous y trouverez notre Supplément consacré aux

Collection de Fran Kukaj

pour la plupart déjà impliqués dans le volet culturel de la renaissance nationale, se réunissent à Prizren (Kosovo). Cette réunion connue sous le nom de Ligue de Prizren (1878-1881) a lieu trois jours avant l'ouverture du Congrès de Berlin afin de demander aux participants la constitution d'un vilayet unique (la plus grande subdivision territoriale administrative de l'Empire ottoman instaurée au XIX^e siècle), regroupant les Albanais et qui serait indépendant de l'Empire ottoman. Les Albanais, qui se trouvaient principalement dans les vilayets du Kosovo, de Shkodër, de Monastir et de Janina, ne sont pas entendus et leurs territoires sont malgré tout partagés. Le Kosovo peuplé majoritairement d'Albanais prend alors une nouvelle dimension en tant que foyer de l'éveil national albanais.

1912, l'indépendance

Le découpage des territoires peuplés d'Albanais s'accompagne, d'une part, de la décomposition de l'Empire ottoman et, d'autre part, de la montée des nationalismes serbes, monténégrins et grecs qui considéraient ces terres

peuplées de musulmans n'ayant pas participé aux guerres balkaniques (1912-1913) comme des territoires à conquérir. C'est dans ce contexte qu'est proclamée l'indépendance albanaise le 28 novembre 1912 à Vlora, ville du sud de l'Albanie actuelle.

Le XX^e siècle est dominé par les figures d'Ahmet Zogu qui fut successivement premier ministre, président et roi des Albanais de 1928 à 1939, et d'Enver Hoxha qui dirigea l'Albanie communiste de 1944 à 1985 mais dont le régime ne prend fin qu'en 1990 avec la proclamation du multipartisme. Pendant cette période, les Albanais de Macédoine, du Monténégro et du Kosovo vivent dans les différentes structures que revêtait l'Etat yougoslave. La période de 1941 à 1944 constituant une exception puisque les territoires majoritairement albanais sont incorporés dans la « Grande Albanie » ou « Albanie ethnique » par l'occupant italien qui avait envahi le Pays des aigles en 1939.

Actuellement, lorsqu'on parle des Albanais, il convient donc de les distinguer selon les endroits où ils ont vécu ces soixante dernières années. En effet, si les données culturelles forment les fondements communs de ce peuple, il est primordial de revenir sur le demi-siècle écoulé si l'on veut définir l'Albanais d'aujourd'hui. La durée des régimes et la forte natalité albanaise font en sorte que la grande majorité de la population est née sous les régimes précités. Il en est évidemment de même lorsque l'on évoque la diaspora albanaise.

Les premiers migrants en Belgique

L'histoire des Albanais en Belgique débute de manière confidentielle, dans l'entre-deux-guerres, principalement grâce à des jeunes venus y poursuivre des études. Parmi eux, on constate la présence de personnes appelées à jouer un rôle majeur dans l'histoire du Pays des aigles, et qui s'installent temporairement en Belgique, en particulier à Bruxelles. Insistons sur deux personnalités. Par ordre chronologique, on retiendra d'abord Faik Koniza. Cet intellectuel, linguiste de formation qui étudia en France, publie à Bruxelles la

revue Albania dont le premier numéro date du 25 mars 1897. Cet ami de Guillaume Apollinaire, condamné à mort par l'Empire ottoman, s'installe au tournant du siècle à Londres avant de rejoindre les Etats-Unis en 1909 où il s'occupe, entre autres, de l'association des immigrés pan albanaise Vatra.

En 1929, il devient ministre plénipotentiaire à Washington. Une plaque commémorative sera incrustée en 2012 au domicile qu'il habita rue d'Albanie, dans la commune de Saint-Gilles.

La deuxième figure clé de l'histoire albanaise n'est autre qu'Enver Hoxha, le fondateur en 1941 du Parti communiste albanais. Il a dirigé le pays de 1944 jusqu'à sa mort en 1985. Mais avant, en 1934, il a travaillé au consulat d'Albanie à Bruxelles et Anvers. Il s'était également inscrit à la faculté de Droit de l'Université libre de Bruxelles. Envoyé en France pour faire ses études universitaires, le futur dictateur fit la connaissance d'un certain George Marothi, qui inaugura le consulat d'Albanie à Bruxelles, auquel il servira comme secrétaire.

Signalons enfin, dans le domaine scientifique, la thèse de doctorat en histoire défendue à l'Université catholique de Louvain par l'ecclésiastique Athanas Gegaj, et portant sur l'invasion ottomane de l'Albanie. Sa thèse est publiée en 1937 puis traduite en albanais ; elle est encore éditée régulièrement de nos jours.

Le convoi de Gerovo

La première arrivée remarquable d'Albanais en Belgique remonte à la moitié des années 1950. La date symbolique retenue est 1956, lorsque de nombreux réfugiés arrivent à Andenne, dans le même convoi provenant du camp de Gerovo en Croatie. Selon les témoignages de personnes se trouvant dans ce convoi, les Albanais sont entre 150 et 200 répartis dans trois wagons. Ils sont majoritairement des Albanais d'Albanie qui ont fui leur pays à partir de 1945, le plus souvent en 1948 (date de la fermeture des frontières entre la Yougoslavie et l'Albanie), et jusqu'au début des années 1950, période où le régime communiste de Enver Hoxha s'impose dans l'entière du pays et initie ses premières réformes agraires. Les Albanais qui arrivent en



Août 1956, à la gare d'Andenne-Seille, des réfugiés albanais arrivent des camps de Gerovo, ex Yougoslavie (Croatie). Archives privées de Fran Kukaj.

Belgique ont le plus souvent fui en Yougoslavie. Ils sont majoritairement originaires des régions montagneuses et rurales du nord de l'Albanie. La majorité d'entre eux sont des ruraux peu scolarisés. Cette réalité compte néanmoins des exceptions notables. En effet, on peut aussi trouver des personnes ayant joué un rôle national en Albanie avant et pendant la Deuxième Guerre mondiale tel l'homme politique Feqiri Dinja, ou encore les militaires de haut rang tels que Muharrem Bajraktari et Preng Pervizi.

L'immigration des personnes issues du monde rural se poursuit jusqu'à la fin des années 1960. Certains avaient été logés dans des camps de réfugiés en Italie, ce qui postposa la date de leur arrivée en Belgique. La grande majorité d'entre eux se voient reconnaître le statut de réfugiés ONU selon la Convention relative au statut des réfugiés adoptée en 1951 à Genève.

Les fuites massives s'arrêtent au début des années 1950, puisque l'Albanie ferme ses frontières et interdit à ses concitoyens de quitter le pays librement. La fuite ou la tentative de fuite entraîne, lorsqu'elle est réussie, la relégation ou l'emprisonnement des membres des familles restés au pays. On parlera de familles « touchées ». Etant considérés comme ennemis du régime, leurs membres ne pourront pas, entre autres discriminations, poursuivre des études supérieures.

Pour ceux qui vivent en Belgique depuis quelques années, 1968 représente une date clef de la présence et de la permanence de leur communauté. Grâce aux fonds récoltés parmi les membres de la diaspora, ils font édifier à Schaerbeek la statue de Gjergj Kastrioti, dit Skanderbeg, à l'occasion de la commémoration du 500^e anniversaire de sa mort.

Parmi des Turcs et Yougoslaves

Dans les années 1960, deux autres groupes d'Albanais se succèdent. D'abord, il y a les Albanais qui font partie de l'immigration turque en Belgique. En effet, au début des années 1950, la Turquie et la Yougoslavie signent un traité autorisant les Turcs de Yougoslavie, principalement de la province du Kosovo, à émigrer. Un certain nombre d'Albanais se déclarent ainsi Turcs pour pouvoir partir. Ils se fondent donc dans la vague d'émigration turque pour s'installer en Europe occidentale. L'autre groupe est constitué d'Albanais de Yougoslavie (Kosovo, Macédoine et Monténégro). Ils s'inscrivent quant à eux dans le mouvement d'émigration des Yougoslaves à partir de la seconde moitié des années 1960. Dans les années 1970 et plus massivement dans les années 1980, ce sont les Albanais de la Province autonome du Kosovo et de la République de Macédoine qui émigrent en masse. Il faut savoir que les années 1970 représentent une décennie d'émancipation

pour les Albanais qui revendiquent la constitution du Kosovo en République. Les manifestations de 1981 commencées à l'Université de Pristina marquent ainsi un véritable tournant : à partir du printemps 1981, une lutte permanente oppose désormais Albanais et forces de l'ordre yougoslaves.

Réfugiés du Kosovo et de Macédoine

Ensuite, la chute du Mur de Berlin en 1989 entraîne la fin du système à parti politique unique et l'ouverture des frontières de l'Albanie (1990). Les proclamations d'indépendance des entités formant la Yougoslavie provoquent des conflits armés dont la période s'étale de 1991 à 2001. Avec comme conséquence l'arrivée massive en Belgique d'Albanais issus de ces deux pays. La première vague de migrants fuit la guerre et la peur de l'enrôlement dans une province la plus pauvre de la Yougoslavie et dont le taux de chômage, suite à la suppression progressive entre 1989 et 1990 du statut de Province autonome, a augmenté en flèche. Profitant de l'ouverture de l'Albanie, les Albanais du Kosovo et de Macédoine traversent la

	barré nga faqe 1.	fr. b.	51700 -
46)	Shoqip Xhevahiri	"	1000 -
47)	Metush Guri	"	1000 -
48)	Jusuf Elezi	"	1000 -
49)	Sali Dalija	"	1000 -
50)	Zaim M. Zhivki	"	1000 -
51)	Fahri Kalaci	"	1000 -
52)	Liuk Bellabani	"	1000 -
53)	Idriz Hoxh Islamaj	"	1000 -
54)	Hasan Hoxh Islamaj	"	1000 -
55)	Taip Mustafa	"	1000 -
56)	Xhemal Shebi	"	500 -
57)	Shaqir Derti	"	1000 -
58)	Hamid Muloemanaj	"	1000 -
59)	Gani Avdija	"	1200 -
60)	Oman Kosova	"	2000 -
61)	Ali Rexha	"	1000 -
62)	Pjeter Kushi	"	3000 -
63)	Hasan Kartalli	"	1000 -
64)	Habib Bajram Hoxha	"	1000 -
65)	Ded Pjeter Volaj	"	2000 -
66)	Sabri Hameli	"	500 -
67)	Aleks Kamburi	"	1000 -
68)	Gjudo File	"	1000 -
69)	Ndrek Deda	"	2000 -
70)	Pjeter M. Kukaj	"	1000 -
71)	Ndreq Filipi	"	1000 -
72)	Tefik Palushi	"	500 -
73)	Adem Spata	"	1000 -
74)	Beqir Spata	"	1000 -
75)	Llesh M. Doda	"	2000 -
76)	Renep Gjoka	"	1000 -
77)	Ndoc M. Zaka	"	1000 -
78)	Shelki Mihalci	"	1000 -
79)	Jusuf Murati	"	1000 -
80)	Hamid Luka	"	1000 -
81)	Islam Bigaku	"	1000 -
82)	Myftar Troci	"	1000 -
83)	Fran Mirdita	"	1000 -
84)	Isa Godo	"	500 -
85)	Zerun Merxhani	"	500 -
86)	Adem Tafani	"	500 -
87)	Kolë Shyti	"	2000 -
88)	Veis Cullhaj	"	1000 -
89)	Rifat Sulaj	"	500 -
90)	Ramadan Piku	"	1000 -
91)	Elmaz Piku	"	1000 -
92)	Nikoll Jaku	"	1500 -
93)	Adem Hoxhalli	"	1000 -
94)	Sadik Lukaj	"	1000 -
	për t'u barrë	fr. b.	104900 -

Extrait de la liste des donateurs qui ont financé la statue de Skanderberg à Schaerbeek. En 1968, 545 personnes ont cotisé pour un total de 729.681 francs belges, principalement en Belgique et aux Etats-Unis, mais aussi au Canada, en Suisse, en France, en Turquie, en Autriche, Italie, Allemagne, Angleterre, Espagne, Norvège. Archives privées de Fran Kukaj.

Yougoslavie pour espérer atteindre l'Europe occidentale. Une deuxième vague de réfugiés arrivent en Belgique à la suite des bombardements de l'Otan sur la Yougoslavie, mettant fin ainsi à la répression des forces paramilitaires et policières au Kosovo. Ce sont 250.000 personnes qui auraient quitté le Kosovo depuis 1989. Si on parle souvent des Albanais du Kosovo, il faut aussi mentionner ceux de Macédoine.

Les Albanais de Macédoine constituent 30 % de la population de cette ex République yougoslave devenue indépendante en 1991. En fait, l'émigration des Albanais de Macédoine se confond depuis les années 1960 avec celle des Kosovars. A l'époque de la Yougoslavie, ils s'identifient et participent aux mouvements politiques permettant au Kosovo d'obtenir plus d'autonomie. Notons au passage que c'est dans ce pays qu'est née en 1910 l'une des personnalités albanaises les plus renommées : Anjeze Gonxhe Bojaxhiu, plus connue sous le nom de Mère Theresa de Calcutta, dont le premier soutien et directeur spirituel fut un prêtre jésuite belge, Céleste Van Exem. Elle aura comme bras droit pour une partie de ses activités une autre Belge, Jacqueline de Decker.

En route vers l'Eldorado

Les Albanais d'Albanie, privés de liberté pendant 45 ans et issus du pays le plus pauvre d'Europe, sont avides, tout comme les autres populations des pays ex communistes, de « liberté et de richesse ». On assiste dès 1991 à ces événements extraordinaires de bateaux remplis de réfugiés accostant sur les côtes italiennes.

Aux regroupements familiaux se succèdent vite des émigrés fuyant le lent développement économique du Pays des aigles. Cette tendance se confirme dans les années 2010 malgré la proclamation de l'indépendance du Kosovo en 2008 et le fait que les Albanais d'Albanie sont depuis décembre 2010, exemptés de visa, à condition que la durée du séjour dans un pays Schengen ne dépasse pas trois mois. Comme on vient de le constater, l'une des caractéristiques de l'immigration albanaise de Belgique toute provenance confondue est, avant 1999 (intervention militaire des pays de l'Otan en Serbie et au Kosovo), sa politisation. Ce sont principalement pour des raisons politiques qu'ils ont fui leur pays d'origine. Dès lors, on ne s'étonnera pas de retrouver en Belgique les principales

La criminalité organisée

L'un des nouveaux phénomènes apparu, parmi les Albanais arrivant en Belgique à partir des années 1990, est l'installation de groupes criminels¹. Ils développent d'abord des activités criminelles, particulièrement dans la prostitution en y manifestant une très grande violence. Depuis les années 2002-2003, leur implication dans cette activité diminue, mais des groupes criminels actifs dans les cambriolages d'habitations et le trafic de stupéfiants restent actifs. Provenant des pays les plus pauvres d'Europe (Albanie, Kosovo et Macédoine), profitant de réseaux diasporiques dans toute l'Europe et d'une volonté de réussite rapide, une partie des jeunes hommes n'ayant pas eu l'opportunité de se former, car ils étaient en situation de défiance vis-à-vis de leur Etat, et ayant été confrontés à la violence dans leurs pays d'origine, continuent à se livrer à des activités criminelles. Celles-ci doivent être entendues dans le contexte d'une tradition de la contrebande et de la défiance à l'Etat que l'on retrouve dans cette partie de l'Europe (Turquie, Bulgarie, Serbie, Italie) et au fait que les Etats totalitaires de l'Europe communiste ont laissé sur le carreau beaucoup de fonctionnaires impliqués dans le système de sécurité, lesquels se sont convertis dans des activités criminelles (groupes criminels russes ou baltes par exemple).

[1] P. Chassagne, K. Gjeloshaj, *Emergence de la criminalité organisée albanophone*, Cemoti, Paris, 2001.

organisations politiques de la diaspora. La Belgique étant considérée à la fois par les autorités yougoslaves et albanaises comme l'un des lieux principaux où la diaspora albanaise est la plus virulente à l'égard de leur régime, que ce soit avant ou après 1989. En 1990 dans la commune de Saint-Gilles, l'assassinat d'Enver Hadri, président du Comité pour la défense des droits de l'Homme au Kosovo, par la volonté des autorités yougoslaves, en est l'exemple le plus marquant.

Depuis une dizaine d'années, ce sont principalement des raisons économiques qui motivent la migration des albanophones des Balkans vers la Belgique. Du point de vue des orientations politiques, l'arrivée de ces derniers modifie la donne, dans la mesure où les Albanais qui avaient fui le communisme votaient très majoritairement à droite et, quelle qu'ait été leur appartenance religieuse, étaient affiliés majoritairement à la CSC (Confédération des syndicats chrétiens). Le tableau diffère à propos de ceux qui sont arrivés il y a une quinzaine d'années. Ceux-ci reflètent en effet beaucoup plus les diversités politiques présentes en Albanie, et donc une partie significative vote à gauche en Belgique. Pour la première fois en 2014, un Belge d'origine albanaise a été élu à un niveau plus élevé que le niveau communal. Il s'agit d'Amet Gjanaj, membre du PS, qui siège au Parlement de la Région de Bruxelles-Capitale. Les albanophones arrivés récemment ont une

Où s'installent-ils ?

Dès la fin des années 1950, les migrants albanais s'installent principalement dans les communes bruxelloises de Schaerbeek, d'Anderlecht, et limitrophes de Bruxelles telle que Neder-over-Heembeek, et dans la ville de Namur et sa périphérie. Cette répartition géographique reste une constante dans les diverses étapes d'installation des Albanais en Belgique jusque dans les années 1990. Actuellement, leur présence est constatée sur tout le territoire belge notamment à Ostende, Gand, Huy, ou encore Verviers.

intégration souple et discrète dans la société belge. En schématisant fortement, on voit apparaître chez les personnes arrivées le plus récemment un « patriotisme opportuniste » par comparaison au « patriotisme naïf » et désintéressé de ceux ayant émigré dans les années 1950 et 1960. Cette première approche marque la volonté de construire des stratégies visant à tisser des liens avec les milieux politiques, économiques et associatifs dans la société d'accueil ainsi que dans la communauté albanaise afin de se présenter en tant que groupe structuré et non plus, comme précédemment, comme l'addition d'initiatives individuelles.

meilleure compréhension de la société qui les accueille. Leur forte volonté d'intégration passe par la création d'associations en lien avec la culture albanaise et les Albanais en Belgique, ce que les Kosovars avaient initié dès les années 1980. Pour leur part, les Albanais arrivés dans les années 1950, ainsi que leurs descendants, ont multiplié les initiatives individuelles, pas nécessairement structurées, autour de leurs racines, contribuant ainsi à une

Ces associations permettent d'intégrer les « Albelges », quels que soient leurs profils. Parmi leurs activités, ils organisent diverses commémorations marquant la présence des Albanais en Belgique. Celles-ci se sont multipliées depuis l'organisation d'une séance académique au Sénat en 2006, commémorant les 50 ans de l'arrivée du convoi de réfugiés de 1956 en gare d'Andenne-Seilles. Du point de vue des valeurs, nous relevons des constantes à travers

Septembre 2016 à la gare d'Andenne, trois générations commémorent les 60 ans de l'immigration albanaise.



toutes les immigrations albanaises. En considérant les priorités qu'établissent les personnes à leur arrivée, l'acquisition d'une maison et l'éducation des enfants priment ; vient ensuite l'aide à fournir à la famille restée au pays. Il faut également souligner que, très souvent, entre groupes de personnes ayant subi les mêmes événements et ayant appris à se connaître dans l'adversité, une solidarité forte va perdurer. En effet, dans les actes importants de leur vie (mariage, enterrement ou achat d'une maison...), une solidarité communautaire, aussi bien en termes d'investissement que financier, existe. Cette aide qu'ils peuvent s'accorder les uns aux autres constitue à leurs yeux un des critères de la perpétuation du sentiment d'albanité. Malgré sa diversité due à la fois au pays d'origine, à la religion ou encore au trajet suivi pour arriver en Belgique, il nous est



La famille, c'est sacré !

Parmi les caractéristiques des Albanais : leur endogamie préférentielle. Elle va de pair avec l'importance du noyau familial. Pour ces Albanais poussés à l'exil, il est important de ne pas disparaître (c'est-à-dire, de leur point de vue, perdre la langue ou perdre les référents en termes de clan si son conjoint n'est plus albanais, ...) et de montrer que, malgré ce que le régime leur a fait subir, ils continuent d'exister en tant qu'Albanais. Cette endogamie va permettre à la fois de mélanger des Albanais de la diaspora et des entités albanaises accessibles librement dans les Balkans, essentiellement en Yougoslavie, mais aussi peut-être de garder une sensibilité particulière aux événements qui touchent de près la nation albanaise. En effet, chaque vague permet de perpétuer la langue et les coutumes albanaises, ainsi que de maintenir vivace le lien avec la nation.

L'approche qu'ont les Albanais d'Albanie de la société d'accueil diffère selon la période d'installation. Ceux qui sont arrivés avant les années 1990 conservent un sentiment d'appartenance très fort à la culture du pays d'origine, lié au fait d'avoir été contraints de partir. Il est essentiel, à leurs yeux, de ne pas disparaître. Ils ont privilégié l'endogamie communautaire bien que les enfants nés dans les années 1950 et 1960 avaient des liens relationnels majoritaires, mais pas exclusifs, avec des membres de la communauté. Le nombre des Albanais en Belgique permettait cette situation. L'approche des Albanais arrivés d'Albanie à partir de 1990 est autre. Ils montrent une volonté marquée de s'affirmer comme pleinement occidentaux. Ils revendiquent le fait d'être européens et cherchent, pour eux mais surtout pour leurs enfants, à nouer le plus possible des relations préférentielles avec des gens hors de la communauté, y compris pour le mariage. Cette attitude rejoint celle d'une majorité écrasante de « jeunes » dont les grands-parents sont arrivés d'Albanie ou de l'ex Yougoslavie dans les années 1950 et 1960.

possible d'appréhender des phénomènes transcendants pour décrire les Belges. La Belgique est une destination migratoire pour laquelle les raisons politiques et économiques s'entremêlent, selon la période du départ et la région de provenance. Ce flux presque constant d'arrivants sur une période de plus de soixante ans est aussi sans doute l'une des caractéristiques de cette immigration albanaise si nous la comparons aux autres populations immigrées de l'ancien bloc communiste. Avant la chute du Mur de Berlin, les pôles de structuration étaient la religion, les partis politiques albanais et le sport. On constate ces dernières années, à la fois une plus grande structuration sur des bases communautaires autour de la culture par l'existence d'un nombre croissant d'asbl et à la fois, une implication individuelle plus importante dans la vie locale. ■

Kolë Gjeloshaj Hysaj

Politologue, collaborateur scientifique au CEVIPOL auprès de l'Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles.

La République du Kosovo Le plus jeune Etat d'Europe

Liridon Lika

La République du Kosovo, habitée par 93 % d'Albanais, vient de célébrer le dixième anniversaire de son indépendance. Dans une perspective historique et contemporaine, nous expliquerons qui sont les Albanais. Que représente le Kosovo pour les Albanais ? Où en est l'État kosovar dix ans après l'indépendance ?

Les Albanais (*Shqiptarët* en albanais) sont un peuple autochtone de l'Europe du sud-est ou des Balkans. Ils sont les descendants directs des Illyriens (*Ilirët*), qui, eux-mêmes, d'après de nombreux chercheurs, descendent des Pélasges (*Pellazgët*). Les Illyriens étaient l'un des plus grands peuples des Balkans¹ qui habitaient historiquement dans toute la partie occidentale et centrale de la région. La présence d'Illyriens apparaît dans des œuvres écrites datant du milieu du V^e siècle avant l'ère chrétienne². Ils vivaient en tribus, dont les plus importantes étaient les Ardiéens, les Dardaniens, les Dalmates, les Enchéliéens, les Labéates, les Libournes, les Molosses, ou encore les Taulantiens³.

Les Dardaniens (*Dardanët*) étaient l'une des tribus illyriennes les plus célèbres et les plus grandes. Ces derniers sont cités au XII^e siècle avant l'ère chrétienne par Homère dans l'Iliade⁴. Les Dardaniens ont donné le nom au territoire appelé la Dardanie. L'étymologie de la Dardanie (Pays des poires) s'explique uniquement par le mot albanais *dardhë* (poire, poirier en français)⁵. Tout comme d'autres tribus illyriennes qui, à partir de VI^e - V^e siècle avant l'ère chrétienne, avaient créé et consolidé leurs propres entités étatiques⁶, les Dardaniens avaient également établi leur propre État, le Royaume de Dardanie du IV^e au I^{er} siècle avant l'ère chrétienne⁷. Le Kosovo et ses environs constituent le cœur historique de la Dardanie antique⁸. La combinaison des sources historiques et des résultats de l'archéologie, de l'ethnologie et de la linguistique a montré qu'il existe une continuité permanente entre les Illyriens et les Albanais⁹.

En raison de leur position géostratégique, les territoires des Illyriens-Albanais ont été la cible des convoitises de diverses puissances ou acteurs étrangers. Mais malgré l'occupation romaine, les invasions slaves ainsi que l'occupation et la domination ottomane, les Illyriens-Albanais ont préservé leur propre identité ethnolinguistique et ont en permanence vécu au Kosovo où ils ont mené des guerres de libération nationale.

Mouvement pour l'indépendance des Albanais

Comme d'autres peuples des Balkans, les Albanais ont connu une longue période d'occupation et de domination ottomane de plus de cinq siècles. Durant cette période, ils ont fait des efforts constants pour obtenir la liberté et l'indépendance. Au XIX^e siècle, les patriotes albanais se sont davantage organisés pour créer un État albanais dans les Balkans. Dès lors, de 1878 à 1912, ils se sont soulevés contre l'Empire ottoman¹⁰. Les Albanais du Kosovo ont joué un rôle clé lors de ces

soulevements. Le Kosovo a constitué le centre du mouvement pour l'indépendance des Albanais. Le 10 juin 1878, au Kosovo fut créée la Ligue albanaise de Prizren, un mouvement politico-militaire de libération nationale. En d'autres mots, le mouvement politique et culturel pour la création d'un État indépendant albanais trouva parmi les Albanais du Kosovo la force la plus déterminée pour la réalisation de cet objectif¹¹.

Suite à plusieurs années d'efforts et de guerres contre l'occupation et la domination ottomane, le 28 novembre 1912, les Albanais proclament l'indépendance de l'Albanie dans ses frontières ethnolinguistiques. Le nouvel État albanais devait donc incorporer tous les territoires habités majoritairement par les Albanais et inscrits dans la continuité géographique ainsi qu'historique, à savoir, les quatre vilayets : du Kosovo, de Shkodër, de Manastir et de Janina¹². Mais c'est durant cette période que le Kosovo est conquis et occupé militairement par la Serbie¹³. Dans ce contexte, les grandes puissances européennes de l'époque (Allemagne, Autriche-Hongrie, France, Italie, Royaume-Uni, Russie) se réunissent à la Conférence des Ambassadeurs à Londres, qui, le 29 juillet 1913, reconnaît l'État albanais. Mais, suite aux pressions notamment de la Russie et à ses efforts d'accroître son influence dans les Balkans à travers l'expansion territoriale des États slaves, les terres albanaïses ont arbitrairement été morcelées, laissant ainsi le Kosovo sous l'occupation violente de la Serbie et plus tard de l'ex-Yougoslavie.

L'amputation du Kosovo de l'Albanie est vécue comme une grande injustice historique et a posé en même temps des problèmes pratiques



Ligue de Prizren en 1878.

pour les Albanais. Dès lors et durant tout le XX^e siècle, ces derniers ont contesté les frontières artificielles, fixées de manière arbitraire ainsi qu'en dehors de toutes réalités historiques et factuelles du terrain¹⁴. Ainsi, la question du Kosovo a existé en tant que telle durant près d'un siècle. Par ailleurs, sous l'occupation serbe-yougoslave, plusieurs milliers d'Albanais ont été expulsés du Kosovo vers la Turquie¹⁵. D'autres vagues ont été contraintes de migrer, pour des raisons politiques et économiques, vers les pays occidentaux (Allemagne, Autriche, Belgique, États-Unis, Royaume-Uni, ou encore Suisse).

L'indépendance en 2008

Le chemin vers la liberté et l'indépendance du Kosovo fut long et difficile, et plusieurs générations d'Albanais se sacrifièrent pour accomplir cet idéal. La création de l'État kosovar a connu un long processus historique qui a commencé plusieurs décennies auparavant, à savoir depuis l'occupation violente du Kosovo par la Serbie en 1912-1913. Les Albanais du Kosovo ont lutté, de manière pacifique et armée, pour se libérer de l'occupation serbe-yougoslave. L'État du Kosovo est né dans le contexte de la dissolution de la Yougoslavie.

Les efforts des Albanais pour l'indépendance du Kosovo furent atteints avec l'aide de l'Albanie, des États-Unis, de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Belgique, de la France, de l'Italie ou encore du Royaume-Uni. C'est en étroite coordination avec ces derniers que les Albanais du Kosovo proclamèrent l'indépendance du Kosovo le 17 février 2008. L'indépendance kosovare était la seule et

unique solution acceptable pour les Albanais du Kosovo. Ainsi, l'indépendance a résolu définitivement la question du Kosovo¹⁶.

Indépendamment du fait que l'article 3 de la Constitution de la République du Kosovo définit officiellement le pays comme un État multiethnique, dans les faits celui-ci est très homogène car, selon le recensement de 2011, 93 % de la population totale du pays est albanaise¹⁷. La République du Kosovo constitue donc le deuxième État albanais. Les Albanais, qu'ils soient en Albanie, au Kosovo ou en Macédoine partagent une langue, une culture, une histoire et une conscience nationale communes¹⁸.

Reconnu par la communauté internationale

En dix années d'indépendance, l'État kosovar a solidement consolidé, *de facto* et *de jure*, sa souveraineté interne et externe. La légalité de son indépendance par rapport au droit international a également été confirmée par la Cour internationale de Justice (CIJ) le 22 juillet 2010. En ce qui concerne le plan interne, l'État kosovar a créé et consolidé ses propres institutions étatiques et a graduellement étendu sa souveraineté sur l'ensemble de son territoire.

Pour ce qui est du plan externe, il a obtenu une large reconnaissance internationale¹⁹. À ce jour, la République du Kosovo est reconnue officiellement par 116 États membres de l'Organisation des Nations unies (ONU). Les États les plus puissants et les plus riches du monde l'ont déjà reconnue. De plus, l'État du Kosovo est devenu membre à part entière de nombreuses organisations et



institutions internationales politiques, économiques, sécuritaires, culturelles et sportives.

Par ailleurs, le passeport de la République du Kosovo est reconnu par plus de 170 pays. Les pays voisins frontaliers tels que l'Albanie, la Macédoine et le Monténégro, ont également reconnu officiellement l'indépendance kosovare et coopèrent dans tous les domaines avec la République du Kosovo. L'objectif de la République du Kosovo est d'augmenter le nombre de reconnaissances officielles internationales, d'adhérer à l'ONU ainsi que d'avancer dans le chemin de l'intégration euro-atlantique, à savoir devenir membre de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN) et de l'Union européenne (UE)²⁰. ■

Liridon Lika

Chercheur au Center for International Relations Studies (CEFIR) de la Faculté de Droit, de Science politique et de Criminologie de l'Université de Liège (ULiège).

[1] John J. Wilkes, *The Illyrians*, Oxford, Cambridge, Mass., Blackwell, 1992, pp. 94-104.

[2] Serge Métais, *Histoire des Albanais : des Illyriens à l'indépendance du Kosovo*, Paris, Fayard, 2006, p. 94.

[3] *Ibid.*

[4] Aleksandër Stipčević, *Ilirët: historia, jeta, kultura, simbolet e kultit*, Tiranë, Toena, 2002, pp. 25-26.

[5] Jusuf Buxhovi, *Kosova I : Antika*, Prishtinë, Faik Konica, 2015, pp. 195-196.

[6] Georges Castellan, *Histoire de l'Albanie et des Albanais*, Crozon, Armeline, 2002, p. 21.

[7] Akademia e Shkencave e Shqipërisë, Instituti i Historisë, *Historia e popullit shqiptar. Vëllimi i parë: Ilirët, Mesjeta, Shqipëria nën Perandorinë Osmane gjatë shek. XVI-vitet 20 të shek. XIX*, Tiranë, Toena, 2002, pp. 143-152.

[8] Edi Shukriu, « Ancient Dardania », in Jusuf Bajraktari, Lefter Nasi, Kristaq Prifti, Fatmir Sejdiu, Edi Shukriu and Pëllumb Xhufi (ed.), *The Kosova issue – a historic and current problem*, Tirana, Eurorilindja, 1996, pp. 15-19.

[9] Aleksandër Stipčević, *op. cit.*, pp. 70-75 ; Albert Doja, « Formation nationale et nationalisme dans l'aire de peuplement albanais », *Balkanologie*, vol. III, n° 2, 1999, p. 3.

[10] Stavro Skendi, *The Albanian National Awakening : 1878-1912*, Princeton, Princeton University Press, 1967.

[11] Enver Hoxhaj, *Ngritja e një shteti. Politika e Jashtme e Kosovës*, Tiranë, Dudaj, 2016, p. 21.

[12] Rexhep Qosja, *La question albanaise*, Paris, Fayard, 1995, p. 80.

[13] Noel Malcolm, *Kosovo : A Short History*, London, Pan Macmillan, 2002, pp. 239-263.

[14] Bashkim Iseni, *La question nationale en Europe du Sud-est : genèse, émergence, et développement de l'identité nationale albanaise au Kosovo et en Macédoine*, Berne, Peter Lang, 2008, pp. 294-295.

[15] Kosova Information Center, *Expulsions of Albanians and Colonisation of Kosova*, Prishtina, The Institute of History, 1997.

[16] Enver Hoxhaj, *op. cit.*, p. 23.

[17] Agjencia e Statistikave të Kosovës, « Regjistrimi i Popullsisë, Ekonomive Familjare dhe Banesave në Kosovë 2011 », Rezultatet përfundimtare, Prishtinë, Republika e Kosovës, 2013, p. 11.

[18] Liridon Lika, « Étude des frontières internationales des États des Balkans occidentaux. Le cas de la République du Kosovo », in Liridon Lika, Audrey Weerts, Sophie Wintgens et Justine Contor (dir.), *Frontières. Approche multidisciplinaire*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2018, p. 40.

[19] Liridon Lika, « La reconnaissance internationale de la République du Kosovo (2008-2016) : succès, défis et perspectives de ce nouvel État », *Revue de la Faculté de droit de l'Université de Liège*, 2016/3, Larcier, pp. 536-539.

[20] Liridon Lika, « La République du Kosovo : dix ans après l'indépendance », *RTBF*, le 16 février 2018, www.rtbf.be/info/opinions/detail_la-republique-du-kosovo-dix-ans-apres-l-independance?id=9842237 (consulté le 15 juin 2018).

Les retours au pays en chiffres

www.myria.be

Retours volontaires assistés, arrestations administratives, détentions en centre fermé, retours forcés : les statistiques actualisées par Myria nous montrent que les Albanais figurent souvent en tête.

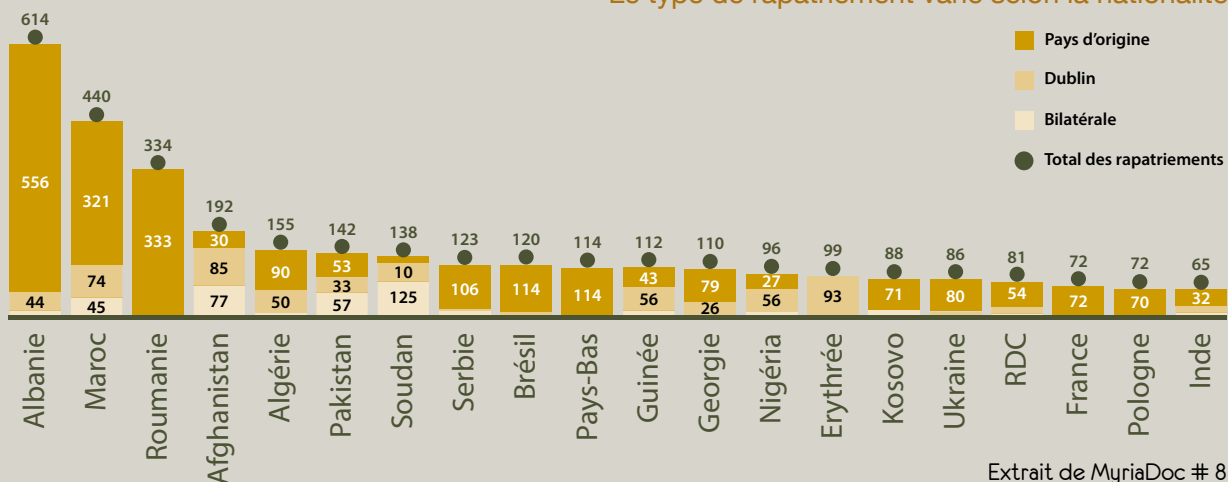
Notre source : MyriaDoc # 8, « Retour, détention et éloignement des étrangers en Belgique. Droit de vivre en famille sous pression », sortie prévue le 4 décembre 2018. Ce rapport, qui se base entre autres sur les statistiques de l'Office des étrangers, nous montre quelques chiffres concernant les Albanais.

- Les **refoulements**, c'est-à-dire les refus d'accès au territoire belge à la personne qui ne remplit pas les conditions d'accès, ont touché 427 Albanais en 2016, 678 en 2017, apparaissant ainsi en première ligne dans

le classement par nationalité, suivis par les Marocains, les Moldaves et les Macédoniens.

- Ils sont 1.525 à avoir reçu une décision de **retour**, derrière les Marocains (4.919), les Algériens (2.141), les Irakiens (2.261) et les Afghans (1.999).
- Ils figurent en première place dans le « top 20 des nationalités des personnes **détenues en centre fermé** en 2017 » : 835 Albanais, suivis par 226 Marocains, 225 Afghans, 217 Soudanais, 231 Algériens. Ils représentent ainsi 12 % de l'ensemble des détenus.
- Egalement en tête des **rapatriements (ou retours forcés)** : 614 d'entre eux, suivis par les Marocains, les Roumains et les Afghans (voir le graphique ci dessous).

Le type de rapatriement varie selon la nationalité



Extrait de MyriaDoc # 8



5 X 2 places à GAGNER !



Zvicra

V. 07/12 20h45 au Botanique

www.cinemamed.be

Zvicra signifie suisse en albanais.

Dans ce documentaire, les réalisateurs Fisnik Maxhuni et Benoît Goncerut donnent la parole à la deuxième plus importante population étrangère de Suisse. Le film sera suivi d'une rencontre débat en présence des réalisateurs et de membres de la communauté albanaise de Belgique.

En partenariat avec l'Agenda interculturel dans le cadre de la parution de ce dossier consacré aux Albanais de Belgique.

Pour gagner une invitation, envoyez un email à pina.manzella@cbai.be, avec pour objet : "CONCOURS ZVICRA"

Comment mettre des mots sur cela ?

Nathalie Caprioli

Arme d'humiliation, de destruction, silencieuse, efficace, au moindre coût, qui fracasse non seulement les femmes mais la société dans son ensemble. Les viols comme arme de guerre, qu'ils aient été perpétrés au Kosovo, au Rwanda, ou aujourd'hui au Kivu, en Libye, en Syrie ou ailleurs, doivent être dénoncés. La pièce *Je ne suis pas une arme de guerre* inspirée du *Journal d'une femme du Kosovo* y participe.

La honte doit changer de camp. Les tabous doivent tomber. Les femmes violées, et aussi les hommes violés, devraient recevoir davantage de soutien pour sortir de leur isolement et vaincre leur souffrance. Certes, avec Nadia Murad et Denis Mukwege nommés prix Nobel de la Paix en octobre dernier, un grand pas a été franchi contre l'ignorance et l'indifférence. Pourtant, comme le relève Céline Bardet, juriste experte en droit international sur les questions de crimes de guerre, « quand les femmes veulent briser le tabou, la plupart du temps les procès ne viennent pas. Et quand ils viennent, deux sur trois débouchent sur des acquittements, faute de preuve ». Mais espoir il y a, poursuit-elle, car « les juridictions pénales ont reconnu le viol comme élément constitutif de crime contre l'humanité et même d'un génocide »¹.

Une guerre oubliée

La guerre du Kosovo, que l'Occident ne voulait pas voir, a duré quinze mois, de mars 1998 à juin 1999. Quinze mois durant lesquels l'armée yougoslave de Slobodan Milosevic, secondée par la police, des paramilitaires et des civils serbes, ont procédé à une épuration ethnique des Albanais – représentant 90 % des habitants de cette province yougoslave qui aspirait à l'indépendance pour échapper au régime d'apartheid mis en place contre les Albanais par les nationalistes serbes au pouvoir. Bilan de cette guerre oubliée : 13.000 morts, 1,5 million de personnes déplacées dont 800.000 réfugiées dans des camps aux frontières, près de la moitié des villages et leurs fermes rasés.

Dans cette politique de la terre brûlée, des femmes ont été les victimes de violences sexuelles. Combien ? Des milliers. Les rapports ont d'abord eu lieu au compte-gouttes, comme à Kozhiça, lorsque des délégués du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY) ont découvert des fillettes, mères et grand-mères jetées mortes dans des puits après avoir été violées. Puis, le temps aidant, des rescapées de violences sexuelles ont surmonté la honte : au lieu de se cacher comme des coupables, elles ont témoigné comme victimes d'actes de barbarie. Elles continuent de se battre pour obtenir justice et indemnisation².

Des chroniques comme pièces à conviction

Sevdje Ahmeti, militante albanaise des droits de la femme, a particulièrement œuvré pour dénoncer ces crimes. Pendant tout le

conflit, femme seule devant son ordinateur, elle a relaté dans un anglais qui n'était pas sa langue maternelle, les événements en temps réel, elle a fixé les noms, les dates, les circonstances des meurtres, envoyant ses chroniques quotidiennes à 1.500 destinataires dont l'Agence des Nations unies pour les réfugiés, des ambassades, des ONG internationales. Autant d'appels au secours et parfois de coups de colère contre l'inertie de la communauté internationale.

« En touchant à une femme, les Serbes détruisaient la dignité de la femme et des familles. »
Sevdije Ahmeti

Dans son journal électronique du 21 octobre 1998, depuis lors édité chez Karthala, on lit : « Les scènes de viol ne sont pas rares ; on en a signalé dès mars [1998] à Likoshan, puis à Lybeniç, Bokshiç, Vraniç et dans la région de Decan. (...) Les ONG de défense des droits de l'homme ont du mal à identifier les cas de viol : en vertu de la tradition patriarcale, qui considère le viol comme un déshonneur frappant toute la famille, les victimes, même connues, préfèrent se taire. Comme le disait une victime : « Si j'avoue avoir été violée, me rendrez-vous mon statut au sein de ma famille et au dehors ? »³.

Tant qu'elle a pu, Sevdje Ahmeti, 55 ans à l'époque, a sillonné le pays et collecté les témoignages, établi les faits en s'appuyant notamment sur les informations relayées par son Centre de protection de la femme



et de l'enfant qu'elle avait fondé en 1993 et qui avait développé un réseau à travers la province. Alors que la communauté internationale croyait encore à la médiation avec les Serbes, elle décrivait la spirale de la guerre qui s'étendait : les villages attaqués, les pertes humaines et matérielles, les arrestations massives, la pénurie de vivres et de médicaments, les incendies après bombardements, les déplacés et réfugiés en Albanie et au Monténégro, les corps mutilés retrouvés dans des bois. Après la guerre, elle a collaboré directement avec le TPIY, celui-là même qui devait juger l'ex



© Hools

président Milosevic⁴, tout en continuant de s'occuper des femmes violées, « *celles qui ont témoigné à l'étranger et qui rentrent chez elle... Le gros problème, c'est le travail. Les femmes doivent gagner leur indépendance économique. Vous ne pouvez pas dire non à la violence si vous n'êtes pas économiquement indépendant. Vous ne pouvez pas dire non à la tradition si vous n'avez pas cette indépendance-là. Si vous êtes dépendante, vous êtes sur les cordes de celui qui joue de la guitare.* »⁵

**« Ayez pitié
des deuils impossibles,
de la vérité, de l'oubli. »**

Extrait de la pièce
*Je ne suis pas une arme
de guerre.*

le sang : « *Vous arrivez trop tard. Il est trop tard !* » Dans cette œuvre, la guitare rock d'Afrim Jahja soutient plus encore qu'elle n'accompagne. « *Le projet n'est pas seulement artistique, ajoute Zenel Laci. Nous posons des questions sur les responsabilités et les ressorts politiques qui ont conduit à la guerre. J'espère que*

la pièce prolonge l'action de cette militante courageuse qui nous a quittés en novembre 2016, tout en universalisant le propos. » ■

Nathalie Caprioli

Du Journal à la scène

Le livre de la militante albanaise est tombé entre les mains du metteur en scène belgo albanais Zenel Laci⁶. « *Je me suis rendu compte que Sevdije Ahmeti était une très grande dame. Je l'ai rencontrée pour lui parler de mon projet de mise en scène basée sur son Journal.* » *Je ne suis pas une arme de guerre* a ainsi surgi d'une adaptation du livre – première pièce jouée en Belgique sur cette page noire du Kosovo qui tourne depuis huit ans, en passant par Paris, Tirana et le Kosovo.

Sur scène, un cube, une bassine de zinc, un agneau qui peut symboliser l'innocence comme la tendresse, la douceur... ou encore le sacrifice. Anila Dervishi apparaît, parfaite dans une toge immaculée. La comédienne parle avec retenue. « *J'étais là, avec les autres.* » Avant de nous broyer le cœur en déchirant sa robe pour essuyer

Je ne suis pas une arme de guerre

Mise en scène : Zenel Laci

Adaptation : Safet Kryemadhi

Interprétation : Anila Dervishi et Afrim Jahja

28 février > 2 mars 2019

Au **Théâtre Les Riches-Clares**

rue des Riches-Clares 24, 1000 Bruxelles

Dans le cadre de Bourask Festival

www.lesrichesclaires.be

Réservation : 02 548 25 80

[1] Extrait de la conférence de Céline Bardet, « Je ne suis pas une arme de guerre, et vous ? », 23 octobre 2014 : www.youtube.com/watch?v=N6d6yM-jt94.
[2] « Les victimes de viols commis en temps de guerre seront indemnisées, mais n'ont toujours pas obtenu justice, Amnesty International, 13 décembre 2017. www.amnesty.org/fr/latest/news/2017/12/kosovo-compensation-for-wartime-rape-survivors-but-still-no-justice/ [3] Sevdije Ahmeti, *Journal d'une femme du Kosovo*, éd. Kartala, 2001, p. 172. [4] Après plus de 4 ans de procédure, le procès n'aboutira jamais, suite au décès de l'inculpé en prison en mars 2006. [5] Sevdije Ahmeti, *op. cit.*, p. 41. [6] A propos de l'auteur et metteur en scène Zenel Laci, lisez « L'homme qui écrivait sur des cornets de frites », en pages 18-20 de ce dossier.

L'homme qui écrivait sur des cornets de frites

Entretien

Qu'est-ce qu'on peut demander à un fritier à part des frites ? Zenel Laci a commencé à travailler à 14 ans à Fritland, business familial en plein cœur de Bruxelles, alors qu'il rêvait de littérature. Entre deux clients, il lui arrivait d'écrire de la poésie sur les cornets. Aujourd'hui, il est devenu auteur et metteur en scène. Ceci n'est pas un conte de fées.

Quand j'étais petit, j'aimais bien écouter les histoires de ma famille et poser des questions. Je m'en rappelle très bien. Tous les vendredis soir, après la lourde semaine de travail, mes oncles et tantes ou les anciens des familles albanaises installées à Bruxelles se réunissaient chez nous. Ils racontaient leurs histoires et l'espoir brisé d'aller aux Etats-Unis, faute de visa.

Mon grand-père était royaliste. Pour sauver sa tête, il avait fui l'Albanie communiste au début des années 1950 avec sa famille. Durant leur périple à travers les montagnes enneigées, mon père a perdu sa mère et deux autres membres de la famille, morts de froid. Mon grand-père et les siens ont franchi la frontière en portant sur leur dos les cadavres qu'ils ont ensuite enterrés au Kosovo. Ils y ont vécu quelques années parmi leurs compatriotes albanais. Un jour, ils ont fait comme tout le monde : ils ont rejoint les camps de réfugiés, en Yougoslavie puis en Italie. Ils rêvaient des Etats-Unis. Attendant le sésame du visa, mes parents ont dépéri huit longues années dans les camps de réfugiés avant de se résoudre à choisir la Belgique, réputée pour son accueil et son plein emploi. En 1963, ils se sont installés à Rebecq avec leurs enfants. A ma naissance à Soignies en 1966, le puzzle familial était enfin complet : mes parents nés en Albanie, mes deux sœurs aînées au Kosovo, mon grand frère à Capoue en Italie, mon deuxième frère et moi, le benjamin, en Belgique.

Le rêve américain de mon père ne s'était pas complètement dissipé. Chaque année, mes parents économisaient dans ce but. Quand mon père a perdu son emploi aux forges de Clabecq, nous avons déménagé à Tubize puis à Bruxelles où il a voulu travailler comme indépendant. Il comptait ouvrir un commerce avec, toujours, cette ambition de partir. Mais le heureux hasard a voulu qu'il reprenne un snack à côté de la Bourse. Une fois installé, mon père avait trouvé son Amérique : une place où vivre et les moyens de gagner sa vie. L'aventure Fritland commençait. La méthode était pragmatique : toute la famille fut mise à la tâche. Et comme les patates

ne coûtaient pas cher, en les épluchant au jour le jour, les frites étaient fraîches donc excellentes, et de surcroît vendues dans un lieu bien situé car très fréquenté. C'était en 1978. L'entreprise familiale a tout de suite décollé.

La bouquinerie de la place des Martyrs

A 12 ans, je m'ennuyais. J'étais le dernier d'une fratrie de cinq enfants, plutôt en retrait, mélancolique, timide. Un jour, ma grande sœur Shyret m'a emmené dans une bouquinerie à la Place des Martyrs. C'était une surprise car



Cette photo de famille a été prise dans un camp de réfugiés en Italie. Le regard de mon père semble pointé vers les Etats-Unis...

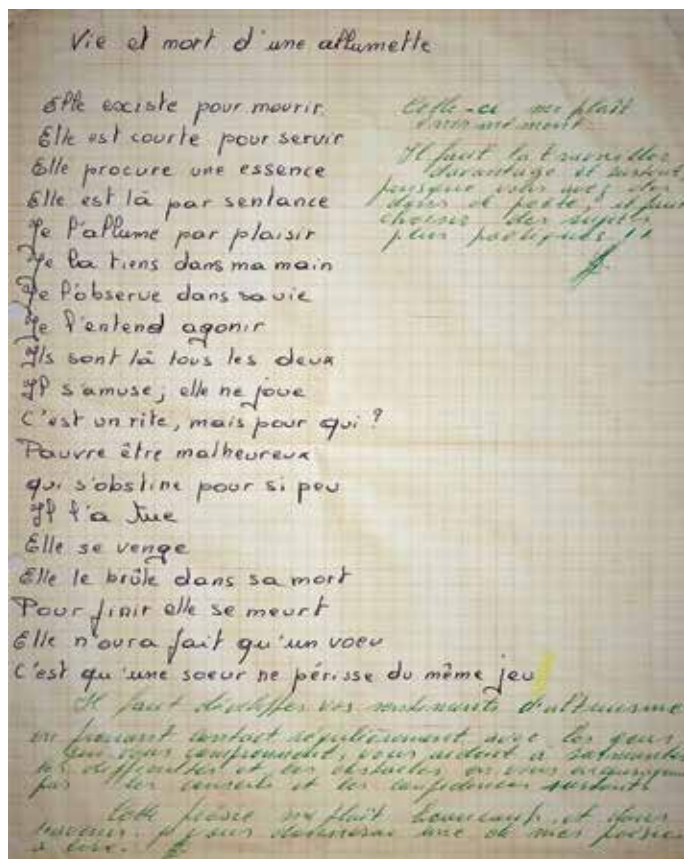
dans ma famille on ne lisait pas, sauf ma sœur. Elle m'a dit : « Prends un livre, choisis n'importe lequel ! » Parmi tous ces livres qui m'émerveillaient, j'ai choisi *Cent mille dollars au soleil* ; j'avais vu un film à la télévision avec le même titre et il m'avait beaucoup impressionné. Le choc de la lecture : non seulement le roman était génial mais il était mieux que le film ! Là, j'ai compris que la littérature était plus belle que le cinéma. C'est à partir de ce moment que j'ai commencé à lire. On n'avait pas beaucoup d'argent et j'allais à la bibliothèque. Nos parents nous avaient tous inscrits dans des écoles techniques. Ce n'était pas mon truc. Il n'y avait que trois cours qui m'intéressaient : le français, la géographie et l'histoire. Pour les cours techniques, je faisais l'école buissonnière. Je me cachais dans le grenier de la maison huit heures par jour en faisant semblant d'aller à l'école. Là, je me suis nourri de littérature. Et je me suis complètement enfermé dans ce monde qui me faisait rêver.

Je lisais Jules Verne, Conan Doyle, Edgar Allan Poe. De la poésie aussi, avec Verlaine, Rimbaud, Baudelaire. Je me suis construit en tâtonnant. J'avais compris que Baudelaire avait traduit Poe. J'ai donc lu Baudelaire. Et ainsi de suite, de fil en aiguille. Jusqu'au jour où mon père a ouvert la trappe du grenier. J'ai reçu une raclée : « Si tu vas pas à l'école, tu vas bosser. » Le bon côté des choses c'est que j'allais pouvoir m'acheter tous les livres que je voulais avec l'argent que j'allais gagner. Hélas, quand j'ai commencé à travailler chez Fritland, il m'a fallu grappiller du temps pour lire.

Gustave et Joseph

Je n'ai jamais lâché la littérature. J'ai lu que Gustave Flaubert avait donné un exercice au jeune Maupassant : « Tu vas te planter devant un arbre et me le décrire. » J'ai fait pareil. Je me suis planté devant un arbre et je l'ai décrit. C'est comme ça que j'ai commencé à écrire. Je n'osais évidemment montrer mes écrits à personne. Et puis, il y a eu Joseph. A cette époque, Fritland était ouvert 24 heures sur 24, 7 jours sur 7.

Une nuit que je travaillais, ce vieux monsieur avec son petit bonnet m'a amené deux bouquins : *L'Existentialisme est un humanisme* de Sartre et *L'Œil et l'esprit* de Merleau-Ponty. Il avait dû me voir lire à la friterie, ce que je faisais souvent en toute fin de nuit. Je ne sais pour quelle raison il avait choisi ces deux livres. Je les ai lus et ils m'ont ouvert les yeux. Joseph m'a appris à développer un regard critique sur des auteurs qu'il estimait. Tout le monde le prenait pour un simple clochard. C'était en réalité un ancien professeur de français qui errait en ville. Ce petit monsieur étrange était devenu mon mentor. C'est lui qui a lu, corrigé et annoté mes premiers textes. Vers mes 17 ans, j'ai participé à un concours littéraire organisé pour les écoles par le journal *Le Soir*. J'ai envoyé mon texte sur l'errance de Joseph, signé en tant qu'ancien élève de Madame Vanrenterghem, ma prof de français à l'Institut technique Frans Fischer de Schaerbeek. Quelques semaines plus tard, elle m'a appelé.



J'avais 16 ans quand Joseph a commenté cette poésie.

- Zenel, je suis surprise, j'ai reçu une lettre... Mais dis-moi, tu vas encore à l'école ?
- Non... Madame.
- Tu sais, tu as gagné un prix littéraire.
- Qu'est-ce qui va se passer ? répondis-je quelque peu paniqué.
- Rien de grave. Viens chercher ton prix ! Je suis fier de toi.

A l'époque, j'avais peu de liberté. Pour moi, travailler à la friterie, c'était une porte ouverte sur la culture et la société belges. Je voyais défilé du monde. Après 20h, Bruxelles se vidait pour laisser la place à la nuit interlope, dure et violente. Très jeune, pas encore prêt à me défendre, j'ai rencontré le monde de la drogue, de l'alcool, de la prostitution, des travestis, de l'immigration à la dérive. Mon travail était un enfer, parce qu'il s'étirait sans fin. Éplucher des patates, être au comptoir, vendre jusqu'à 14 heures par jour. Avoir 18 ans et se dire que sa vie est loupée... Mon père était un homme bien mais sévère envers lui-même. Chaque fois que mes frères et moi avions des difficultés, il nous répondait : « Et moi alors ? Vous savez ce que j'ai souffert pour vous amener là où vous êtes ? » C'est vrai. Mais, nous étions différents de lui et ses rêves n'étaient pas les nôtres. J'ai commencé à percevoir ce décalage. Il me fallait fuir l'enfer familial et le clanisme albanais pour me sauver. A 25 ans j'ai annoncé à ma famille que je voulais reprendre des études et que je partirais à 30 ans... Il faut dire qu'à 18 ans, après des rebondissements abracadabrantesques, j'avais échappé à un mariage arrangé par mon père – il n'y a pas que les filles qu'on force à se marier. Je me disais que j'allais crever. J'ai failli me suicider

d'ailleurs. Je n'aurais jamais pu me construire en restant loyal à ma famille. Il n'empêche que la rupture n'a pas manqué. L'annonce de mon départ a été vécue comme une trahison. Mon père a clos le débat : « *Comment tu veux faire des études puisque je n'en ai pas faites ?* » Ma mère, elle, m'a surpris en me rattrapant à la porte de la maison : « *Tu vas vraiment partir ? Oui, maman !* » Elle m'a embrassé et m'a lancé : « *Bravo mon fils !* ». J'ai tout recommencé à zéro, introduit ma demande de naturalisation et je suis devenu belge. Je naissais une seconde fois.

L'école du hasard et de la vie

Reprendre des études n'a pas été simple. Comprenant que je n'arriverais pas à réussir le Jury d'Etat, j'ai été un temps étudiant libre à l'ULB avant de prendre des cours privés, pour combler mes lacunes, avec le peu d'argent dont je disposais. Ça n'allait pas non plus. Jusqu'à ce qu'un artiste peintre militant, Ioannis Triantafillidis, voit mes textes et me présente à ses amis des Jeunesses communistes. Qui l'eut cru ? Ce sont des communistes qui m'ont aidé, moi le fils de réfugiés politiques albanais !

Je logeais avec un copain dans un grenier, vivant de petits boulots. A l'époque, on pouvait récupérer dans les poubelles du Quick de la nourriture encore sous emballage. C'était ma bohème. J'ai adoré cette période. Je réalisais que, dans ma famille, nous étions prisonniers des liens du sang. Tout pour le clan, rien pour l'individu ! Je me croyais fort parce que notre routine fonctionnait. Mais une fois plongé seul dans la société, je n'avais plus de repères, je ne comprenais plus rien et n'étais nulle part. Je devais me construire une personnalité dans un monde à découvrir.

Finalement, j'ai suivi un cours de scénographie en promotion sociale. J'ai travaillé d'arrache-pied pour me construire un univers plastique et j'ai terminé premier. Avec ce graduat en poche, je pouvais enfin accéder à l'université dont je rêvais tant : le Centre d'études théâtrales de Louvain-la-Neuve. J'y ai étudié la dramaturgie et la mise en scène. Alors qu'autodidacte, j'avais pris l'habitude de ne jamais parler de mon travail, on saluait à présent mon parcours tout à fait singulier. Aujourd'hui, je suis auteur de mes pièces et metteur en scène¹. *Valencia princesse du monde* fut ma première pièce jouée. J'ai eu beaucoup de chance car elle a été traduite et jouée au Portugal en 2004. C'est l'histoire d'une prostituée qui raconte la détresse de ses clients. Valencia – Vanessa de son vrai prénom – était une des prostituées que je servais à Fritland. Elle me racontait son

univers glauque qui me fascinait. Une vraie princesse, une mère Teresa des sentiments, qui m'a donné envie de porter un autre regard sur la prostitution. J'ai enchaîné en 2005 avec une adaptation de *Terres mortes* de F.X. Kroetz, un auteur allemand qui a écrit dans les années 1970 sur l'exode urbain. Ces gens qui rêvent de la ville, ça renvoyait pour moi l'histoire de n'importe quel migrant. Je l'ai adaptée avec un ami, Mikael Barba, en cabaret rock, avec d'excellents acteurs comme Karim Barras, Eddy Letexier et Agathe Cornez.

Avec le temps, j'ai pris conscience que les personnages qui apparaissent dans mon écriture ou ma mise en scène sont toujours des gens que j'ai connus. Je travaille sur des caractères humains que j'ai croisés dans la vie. Mais je gardais l'envie d'évoquer l'Albanie et mes origines. Jean-Yves Potel, un universitaire français, m'a fait découvrir le journal qu'une militante féministe albanaise, Sevdije Ahmeti, avait tenu durant la guerre du Kosovo, de février 1998 à mars 1999. Ayant de la famille au Kosovo, j'étais très sensible au drame jusque-là méconnu des Albanais qui y subissaient la terreur serbe. J'ai décidé de mettre en scène les chroniques de Sevdije. *Je ne suis pas une arme de guerre*² tourne depuis huit ans.

En hommage à mon père

Aujourd'hui, me voici avec *Fritland*. Au départ, j'avais écrit une pièce centrée sur une galerie de personnages côtoyés chez Fritland et qu'interprétait Thiebault Vanden Steen, un ami comédien. Le directeur du Théâtre de Poche, Olivier Blin, a assisté à une lecture de ce spectacle et s'est dit plus intéressé par une figure à peine présente, le fritier. Il m'a proposé d'écrire une autre version de la pièce, qui est devenue le spectacle de ma vie. Non seulement de l'écrire, mais aussi de la jouer ! Il voulait que j'incarne mon propre rôle sur scène.

La boucle est bouclée. Avant de quitter ma famille, j'avais déclaré à mon père ce que j'avais sur le cœur de manière très gauche et violente. Avec le temps, j'ai compris qu'il avait eu un parcours phénoménal. A sa façon, il m'a aimé et protégé. J'ai écrit *Fritland* en hommage à mon père et à tous ceux qui ont eu des rêves. Un migrant, hier comme aujourd'hui, ne rêve pas seulement d'avoir des papiers et de s'installer. Il rêve toujours d'ailleurs. ■

Propos recueillis par **N. C.**

[1] Pour connaître l'agenda des représentations de ses spectacles : www.fritland-theatre.com [2] Lire à ce propos « Comment mettre des mots sur cela ? » en pages 16-17 de ce dossier.

 **THEATRE DE POCHE**
BRUXELLES

23 avril > 18 mai 2019

FRITLAND

De et avec **Zenel Laci** • Mise en scène :
Denis Laujol • Scénographie : **Olivier Wiame**
Lumières : **Xavier Lauwers**

Au Théâtre de Poche • chemin du Gymnase 1a, • 1000 Bruxelles • www.poch.be • Réservation : 02 649 17 27

Collectionneur romantique

Nathalie Caprioli

Journaux, cartes postales, livres, gravures, autocollants, instruments de musique, bijoux anciens. Au total, quelque deux mille objets. A 46 ans, Fran Kukaj ne cache pas son exaltation lorsqu'en chinant dans les brocantes ou sur Internet, il tombe sur la pièce qui rehaussera sa collection. Son centre d'intérêt : la manière dont les Européens perçoivent l'Albanie et ses habitants.

« **F**ran est passionné par la culture albanaise. Il collectionne tout ! Je n'ai jamais été chez lui mais j'imagine sa maison comme un musée de folklore albanaise. »

Wim Bosmans, conservateur au Musée des instruments de musique de Bruxelles (MIM), ne doit probablement pas être loin de la vérité lorsqu'il décrit Fran Kukaj qui le contacta en 2015 pour lui faire une donation (lire l'encadré page 22). En tous cas, la femme de Fran confirme cette passion intarissable, avec un grand sourire et les yeux au ciel : elle s'est gentiment résignée !

« En Belgique, nous n'avions accès à l'histoire de l'Albanie sous aucune forme, à part la propagande d'Etat qui a perduré jusqu'en 1992 – comme si les Albanais n'avaient pas eu le temps d'écrire leur histoire depuis l'empire ottoman. Je ne disposais d'aucun matériel pour comprendre mon passé familial dans le contexte albanaise et européen. Ça m'intriguait d'en savoir plus sur mes racines. Je voulais comprendre pourquoi j'étais né en Belgique, moi le fils d'un réfugié politique originaire de la région de Rajë, dans les montagnes du nord. Pourchassé par le régime, mon père avait pris les armes avant d'être emprisonné de 1946 à 1948. Il avait à peine 20 ans. A sa sortie de prison, il a fui au Kosovo avec ma grand-mère, ma mère et ma sœur, pour se retrouver comme des centaines d'autres Albanais dans le camp de réfugiés à Gerovo en Yougoslavie, administré par le HCR, avant d'arriver les yeux fermés à Andenne en 1956. »

L'albanité en manque

« Notre famille a développé beaucoup de reconnaissance vis-à-vis de la Belgique tout en se disant que nous étions des invités. On ne met donc pas les pieds sur la table. Par ailleurs, il ne fallait pas trop s'investir dans la vie sociale puisque le rêve de mes parents était de retourner au pays. A cette époque, dans leur tête, c'était ni là-bas ni ici. » Une posture maintenue jusqu'à la chute du régime communiste. Puis, début des années 1990, toute la famille est retournée quelques

semaines dans les montagnes de Shkodra, renouer avec les siens dont le contact avait été coupé pendant presque cinquante ans. « Un fiasco, résume Fran. En même temps que nous trouvions tout l'amour de notre famille et une jeunesse pleine de dynamisme, nous avons rencontré la misère d'un pays dont l'ambition de vivre en autarcie avait été vouée à l'étouffement. »

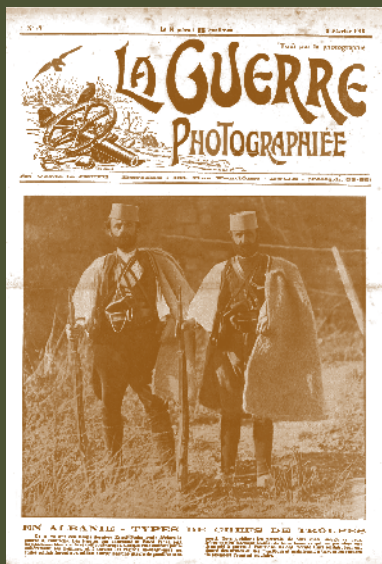
Une kyrielle de questions bouillonnaient dans la tête du jeune Fran, soucieux ni plus ni moins de donner un sens à sa vie. « Qu'est-ce que je fais à Bruxelles ? Est-ce que je dois choisir ? Est-ce que je transmets ma langue maternelle qui commence à devenir une langue morte à la maison ? Que garder de nos traditions ? » Traversé par ces questionnements sur ses origines, ce n'est peut-être pas un hasard s'il a toujours eu un faible pour les brocantes, antiquités et vieux marchés – tout ce qui est ancien ayant, par principe, une valeur à ses yeux. « Chaque découverte en lien avec l'Albanie était précieuse puisque je parlais de rien. » Le chineur décrit par exemple la sortie du premier livre d'Ismail Kadaré en France en 1970 comme « un événement très spécial pour nous : Le général de l'armée morte, un livre albanaise reconnu par les Européens ! ».

Caprioli/NATHALIE. Investigation of Albanian DRESSES published by Bogdan in 1910



Different DRESSES of the Grecian Inhabitants of NAXIA an Island in the Aegean.

Gravure du début du XX^e siècle. Collection de Fran Kukaj.



300 gravures, 1.200 cartes postales

Parmi les trésors glanés à Bruxelles, Paris, Londres ou sur Internet : des gravures dont la plus ancienne remonte à 1780, et certaines signées Richard Caton Woodville, artiste anglais à cheval sur les XIX^e et XX^e siècles, connu par ceux qui fréquentent les ventes aux enchères. « Woodville a dessiné les Albanais sur place. Il montre d'eux un caractère stoïque, fier, accueillant. J'aime regarder ces gravures en détail, ce sont de petits chefs-d'œuvre qui me transmettent une image poétique de l'Albanie. » Fran a démarré sa collection à 19 ans avec deux images pieuses sous forme de carte postale que lui donna sa grand-mère. Au départ, il régnait sans grands concurrents, jusqu'à ce qu'un engouement inspire de nouveaux collectionneurs, en particulier lors du centenaire de l'indépendance en 2012. Aujourd'hui, Fran est à la recherche de la collection perdue de Nikolla Lako, une figure de la Renaissance nationale albanaise née en 1880 qui s'était installée à Paris en 1909 où il rassembla des cartes postales sur l'Albanie. De retour chez lui, ce spécialiste en botanique offrit sa collection à sa ville natale, collection à ce jour dispersée. Ou disparue...



C'est impressionnant de feuilleter les journaux jaunis aux titres variés et surannés, avec entre autres *La Guerre photographiée*, *Le Patriote illustré*, *Le Temps présent*, *Le Journal de Bruxelles illustré*, *The Illustrated London News*, *Le Journal des voyages*, *L'Univers illustré*. Les illustrations en couverture et les articles balayent trois thèmes récurrents: l'actualité politique faites d'insurrections multiples suivies de l'indépendance ; le tourisme dans un petit pays replié sur ses montagnes accessibles uniquement par une élite fortunée ; l'esthétique et la culture teintés d'exotisme.

Aujourd'hui, Fran semble avoir trouvé pas mal de réponses: « C'est assez simple : il ne faut pas choisir mais accepter le meilleur de toutes les cultures pour se sentir bien où l'on est. Mon albanité a bien fonctionné parce qu'elle

De la route de la soie

La lahuta est un instrument populaire utilisé dans un répertoire traditionnel ancien. Cette vièle à long manche souvent décorée d'une tête d'animal est dotée presque toujours d'une seule corde jouée avec un archet en crin de cheval. Sa caisse à résonance ovale est creusée dans le bois. Wim Bosmans, ancien conservateur des instruments populaires européens au MIM : « C'est un instrument qui ressemble au morin khuur des Mongols, la vièle à archet à tête de cheval. On pense que le principe de l'archet provient des steppes de l'Asie centrale il y a plus de mille ans. Au Moyen Age, l'instrument aurait fait le trajet par la route de la soie, de l'Asie centrale jusqu'aux Balkans. La lahuta se joue uniquement dans les montagnes du nord de l'Albanie, au Kosovo et dans des régions de langue serbo-croate. Ce même instrument partage un répertoire épique en albanais et en serbe, grâce à des chanteurs parfois bilingues qui ont permis la transmission d'une langue à l'autre. » Cette vièle a un usage particulier réservé à l'accompagnement de chants épiques, transmis oralement depuis l'époque ottomane [de la fin du XIV^e siècle à 1912] et où il est souvent question de la lutte contre l'occupation turque. Ces chants connus par cœur peuvent compter jusque 1.000 vers. En 2015, lorsque Fran Kukaj l'a contacté pour une donation, Wim Bosmans a été doublement ravi. « D'abord parce le MIM ne possédait aucun instrument albanais. Nous avons reçu deux instruments du Kosovo, dont une lahuta qui est exposée, et une chiftilia – luth à long manche qui se joue à deux cordes avec un plectre. J'ai aussi été enchanté par la qualité du don de Fran, en particulier la lahuta qui doit avoir une centaine d'années et deux des longues flûtes. »



n'est pas restée figée. J'essaie de garder cette vision un peu amoureuse et poétique de mon pays d'origine ainsi que de mon pays de naissance, la Belgique. » Au delà de cette quête romantique que Fran Kukaj assume, il y a la recherche de ses racines dans un souci de transmission à ses deux filles, qui sont d'ailleurs à l'origine de la donation de la lahuta. Un dimanche après une visite au MIM, Emma

et Debora ont interpellé leur père : « *Il y a des instruments du monde entier, sauf d'Albanie. On n'est nulle part...* ». Quelques jours plus tard, Fran Kukaj appelait Wim Bosmans. ■

Nathalie Caprioli



Wim Bosmans lors de la célébration de la lahuta au MIM, le 20 novembre 2016.

au MIM

Une vitrine pour montrer sa culture

Le musée est considéré comme une vitrine idéale pour faire découvrir les musiques du monde. Des ambassades de petits Etats (Estonie, Lettonie, Serbie, Croatie, ...), de régions (Catalogne, Pays basque) et des organisations à l'étranger ont l'habitude des donations pour mettre en valeur leur identité culturelle peu connue. La donation de Fran Kukaj a pris un tour festif en novembre 2016, lors d'une rencontre au MIM qui a rassemblé des Albanais de Belgique, toutes générations confondues. « *Je les voyais émus d'être là ensemble pour célébrer leur culture dont un des emblèmes est la lahuta.* » Wim Bosmans a aussi apprécié le fait que cette célébration n'ait pas donné lieu à des querelles aux accents de fierté nationaliste comme c'est déjà arrivé au MIM notamment autour du duduk, dont différents pays du Caucase, dont l'Arménie et l'Azerbaïdjan, revendiquent la paternité de l'instrument et du répertoire. Au demeurant, aucun risque que Fran Kukaj tombe dans ce travers : « *Il est très ouvert et connaît bien les recherches de Robert Elsie, spécialiste canadien du répertoire épique. La lahuta n'est pas liée à une ethnie,*

ni à une religion, ni à une langue spécifique, mais à une zone géographique occupée par différents peuples. Entre 2011 et 2014, d'autres enregistrements de ces chants ont été réalisés. Un des chanteurs n'avait qu'une vingtaine d'années – c'est dire que la transmission continue », relève Wim Bosmans. Ne cherchez pas la lahuta de Fran dans les vitrines du MIM. Elle est rangée à ce jour dans les réserves. Fran n'avouera pas de déception, alors que Wim Bosmans, à la retraite depuis janvier 2018, émet un regret : « *J'aimerais bien l'exposer... mais je ne suis plus au MIM. J'aurais aimé remplacé un instrument par cette lahuta, mais ce n'est pas si facile parce qu'il faut prévoir un nouveau support et une étiquette, un travail qui dépend d'un autre service au Musée du Cinquenaire.* » Une lourdeur administrative qui semble surmontable, peut-être un jour...

N. C.

Faik Konitza, Bruxellois d'adoption

Safet Kryemadhi

Fin du XIX^e siècle, Faik Konitza, intellectuel polyglotte et militant pour l'indépendance de l'Albanie, fait figure de précurseur des Albanais à Bruxelles. Jeu de regards entre Belges et étrangers en suivant les traces de cet aristocrate condamné à mort à Istanbul.

La Belgique tient une place particulière dans la géographie de l'émigration albanaise. Parce que, durant la Guerre froide, des centaines d'exilés qui avaient fui l'Albanie communiste y trouvèrent l'asile à partir de 1956, et firent grandir leur famille tout en cultivant obstinément l'espoir du retour. Les migrations massives des années 1990 depuis l'Albanie, pour des raisons le plus souvent économiques, ou le Kosovo, pour fuir la terreur serbe, étoffèrent considérablement les communautés albanaises installées à l'étranger, principalement en Italie et en Grèce – pour les Albanais d'Albanie –, en Suisse et en Allemagne pour les Albanais du Kosovo.

Mais, avec les Etats-Unis, la Belgique se distinguait comme destination prestigieuse sinon privilégiée en raison d'une présence albanaise ancienne, des opportunités de construire une bonne vie et, sans doute aussi, par son statut de centre de l'émigration politique au cœur de l'Europe. De fait, le régime communiste se méfia toujours des exilés albans en Belgique, devenus officiellement apatrides, qu'il ne cessa de surveiller de très près. Un livre de commande, devenu best-seller à Tirana puisque sa lecture était obligatoire durant les études, prétendait même discréditer à l'époque la petite communauté d'exilés albans, essentiellement installée à Bruxelles et Namur. Pour l'Albanie communiste, l'exil était considéré comme une faute bien plus qu'un drame. Après 1991, la marque d'infamie collée aux Albanais de Belgique disparut subitement pour faire place à l'éloge de leur courage, de leur lucidité et de leur persévérance.

Rue d'Albanie à Saint-Gilles

Précédemment, l'histoire de l'Albanie a fait aussi un détour saillant par la Belgique avec le séjour à Bruxelles, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, de Faik Konitza. Militant de l'indépendance de l'Albanie, acquise en 1912 après plus de quatre siècles de joug ottoman, cet érudit qui a fasciné ses contemporains est aussi une des plus brillantes figures intellectuelles albanaises.

Arrivé en 1895 de Paris où il a étudié à la Sorbonne, Konitza s'installe ensuite rue d'Albanie à Saint-Gilles et fonde la revue *Albania*, publiée en français et albans, dont rend compte le quotidien *Le Soir*. Polyglotte pétri de culture européenne, il veut avec cette revue restituer à l'Albanie et aux Albanais leur culture, leur histoire et leur destin. Une Albanie « consciente de ses affinités avec le monde occidental ».

Rappelons ces mots du diplomate Fernand Vanlangenhove qui, bien qu'imprégnés des stéréotypes de l'époque et marqués d'un sentiment de supériorité, caractérisent le personnage : « *Ce n'était pas un Oriental mal dégrossi par quelques études superficielles ; sa pensée communiait avec ce que l'intelligence européenne possède de plus élevé.* »

Durant cette période de première mondialisation, caractérisée par de grandes migrations vers de nouvelles terres promises et qu'accompagnent d'importants échanges économiques et culturels, Faik Konitza, est séduit par les innovations sociales qu'il découvre en Belgique. Dans un court essai sur l'éducation édité en 1898, il confie, par exemple, son admiration pour la manière d'éveiller les tous jeunes enfants à la vie : « *En Belgique, on a compris, et ce sera la gloire de ce petit pays de clarté, la criminelle erreur de l'enseignement prématuré. Sous le nom de Jardins d'enfants, il existe dans toute la Belgique des écoles élémentaires où l'enseignement – purement oral – s'entremêle de jeux. Les enfants y fréquentent jusqu'à l'âge de six ans. C'est peu, presque rien, mais c'est un commencement, et qui mérite d'être applaudi.* »

Réfugié politique de fait

Et comme on existe autant dans la manière dont on nous perçoit que dans l'idée que l'on se fait de soi, il est judicieux de reprendre un portrait qu'a fait en mars 1900, pour *Le Messager de Bruxelles*, le jeune journaliste Maurice de Waleffe qui, devenu chroniqueur mondain, initiera plus tard le concours de beauté « La plus belle femme de France ». « *J'eusse été bien surpris que Bruxelles ne*

contînt aucun Albanais. Il en contient un, en effet, et il n'est pas indifférent que cet Albanais soit chez nous et non chez lui, puisque, s'il remettait jamais les pieds dans son pays, le Grand-Seigneur, comme dit Voltaire, lui couperait proprement la tête. »

L'estime pour la personnalité tranchante de Konitza va de pair avec le regard porté par le même journaliste sur les relations entre la Belgique et les citoyens du vaste monde, il y a plus d'un siècle. On peut utilement relire son appréciation en contrepoint des débats actuels sur l'asile et l'accueil des exilés : « *Etant petits, les Belges ne se figurent point qu'ils composent le seul pays distingué, au-delà duquel commencent les Barbares. Toujours les nains s'inquiètent d'une infinité de choses qui échappent aux géants d'importance. La modestie de nos territoires, et aussi notre situation exceptionnelle entre le monde anglo-saxon et le monde continental, ont commandé la libéralité de nos institutions, et à son tour ce droit d'asile accordé aux révolutionnaires les plus hardis et les plus persécutés profite d'une manière bienfaisante à notre cosmopolitisme.* »

Une anecdote célèbre rend compte du décalage qu'ont expérimenté la plupart des exilés entre le local et les lointains, entre vie de quartier et combats d'ailleurs. Guillaume Apollinaire a raconté l'interpellation sur la voie publique de Faïk Konitza par un agent de police zélé qui lui pose les questions habituelles. On peut scander ainsi leur dialogue : « *Nationalité ? Albanais. Adresse ? Rue d'Albanie. Profession ? Directeur d'Albania. Je crois que tu me nargues ?! Suis-moi au poste !* »

D'origine aristocratique, il évolue avec aisance dans les milieux artistiques et académiques de Bruxelles. Parmi ses connaissances, le poète américain Stuart Merrill, l'écrivain Verhaeren, le peintre Théo Van Rysselberghe dont il rapporte dans sa revue un voyage en Albanie, le sculpteur belgo-français Paul Nocquet qui dessine le frontispice de la revue, le géographe anarchiste Elisée Reclus, également exilé à Bruxelles, auquel il demande de dresser la première carte de l'Albanie naturelle légendée en albanais.

L'éditeur bruxellois Kiessling fait également paraître sous pseudonyme en 1904 son *Essai sur les langues naturelles et les langues artificielles* alors que fleurissent des langues inventées (volapük, langue bleue, espéranto) ayant vocation à rapprocher les peuples grâce à une langue commune et neutre. Atteindre l'harmonie par une langue partagée, qu'elle soit internationale ou imaginaire, ou en poursuivant une ambition commune, reste d'actualité...

« Ricochet de l'exil »

Condamné à mort par contumace à Istanbul à cause de ses activités politiques, inquiet des menées de la Légation ottomane à Bruxelles mais aussi incité par des



raisons personnelles, Faïk Konitza s'établira à Londres en 1902, poursuivant là-bas son existence fougueuse d'exilé. Comme l'expulsion, la fuite est le « *ricochet de l'exil* », pour reprendre la formule de Charles Hugo, fils de l'auteur des *Misérables*. A propos d'un compatriote français, Hugo fils avait en effet écrit : « *Il était à Bruxelles depuis un mois à peine et il était déjà sous le coup de l'expulsion, ce ricochet de l'exil pour les inconnus* ». Un exil dans l'exil, en somme... Comme tant d'autres Albanais par la suite, Konitza fut un « *Bruxellois d'adoption* ». En perpétuant sa mémoire, les générations suivantes entretiendront une albanéité vivace et fière en Belgique. Car les identités ne sont pas tant multiples ni figées que le fruit d'acculturations constantes et de leur inscription singulière au sein de nouveaux récits historiques. ■



Safet Kryemadhi

Auteur de *Traces de Faïk Konitza*, éditions Ovadia, Nice, 2016.

Une émission devenue institution

Sakip Skepi

En décembre 2004, nous avons publié un article de Sakip Skepi, courtier en assurances la semaine qui devenait le dimanche journaliste animateur sur Radio Panik 105.4 FM. *Jehona e shqipës* ou L'écho de l'aigle était le titre de son émission albanaise¹. Tout ce temps passé et l'animateur est resté fidèle au poste, rejoint par une journaliste, Ledja Canaj. Morceaux choisis dans l'article paru il y a 14 ans, et actualisés.

Je suis arrivé en Belgique avec mes parents fin des années 1960 ; j'avais 16 ans. Nous devons repartir à zéro. Malgré la liberté et le plaisir de vivre retrouvés, j'éprouvais un sentiment d'absence, renforcé par ces questions en boucle : d'où venons-nous, que faisons-nous en Belgique ? Je n'appartenais pas à la culture albanaise bien que j'y vivais comme membre d'une petite communauté repliée sur elle-même. Paradoxalement, j'avais d'autant plus envie de retourner à ma culture qu'elle me rejetait. Elle me rejetait puisque l'Albanie avait exclu mes parents. Pour comprendre mes sources, pour éviter d'être positionné entre deux cultures – l'une que je n'accepte pas et l'autre qui ne m'accepte pas –, j'ai voulu m'exprimer. C'est de là qu'est né le projet de l'émission radio.

Nous étions sept à démarrer le projet en 1986. C'était comme un jeu, toujours en direct, pour que les sentiments passent au naturel. Nous adressant à une communauté assez politisée, nos émissions étaient forcément politiques si nous voulions comprendre notre situation. Nous n'avions aucun accès à ce pays appelé « le Cambodge de l'Europe ». Les programmes culturels ont conduit à une confrontation politique. Mais nous voulions garder une neutralité... tout en tenant une position politique. Cette contradiction apparente révèle en fait la complexité de la composition de la communauté albanaise.

Avril brisé

Quatre ou cinq mois après sa création, un événement extraordinaire a eu lieu. Lirie Begeja, réalisatrice à Paris, a lancé un projet de film inspiré d'*Avril brisé*, roman d'Ismaël Kadaré. C'est l'histoire d'une vendetta au nord de l'Albanie, où un prince règne sans partage jusqu'au jour où il est démis. Il s'agit d'un scénario très politisé dans le sens où le prince incarne le parti communiste albanaise. Malgré tous les obstacles, la réalisatrice a pu démarrer son tournage, notamment grâce à notre soutien pour rallier des dizaines de figurants.

A l'époque, tout le monde pariait sur un échec. Or ce fut une formidable réussite ! Nous avons d'abord lancé un large appel à la radio. Une centaine de figurants se sont prêtés au jeu. Une grande partie du film étant tournée en Corse, nous avons organisé les voyages en car. Femmes, enfants, vieillards albanaise vivant en Belgique ou en France ont ainsi reconstitué des villages typiques du nord de l'Albanie... dans les montagnes corses ! L'ambassade d'Albanie à Paris a tout mis en œuvre

pour tenter d'arrêter le tournage, gênée par le fait que des opposants politiques apparaissent comme figurants.

Avec l'épisode d'*Avril brisé*, l'émission ne cessera de prendre de l'ampleur en termes d'audience. A ce moment, la vie politique à l'Est bouge sensiblement. Nous suivions de près cette actualité ; nous avons par exemple réalisé une émission spéciale sur la reconnaissance du multipartisme en Hongrie, pays communiste qui avait connu la guerre civile en 1956. Nous étions sûrs qu'un effet dominos se produirait. En effet, les événements ont continué à s'enchaîner et le Mur de Berlin s'est écroulé en novembre 1989. On ne vit ces événements qu'une fois dans sa vie ! Nous avons donc multiplié les émissions d'information sur tous ces pays qui recouvraient la liberté et l'ouverture.

Les tournants de l'Histoire

En 1990, alors que l'Albanie demeurait encore sous régime communiste, des vagues de réfugiés tentaient de rejoindre par bateaux les côtes italiennes. Avec l'aide de la radio, nous avons monté une mission humanitaire pour faire le tour des hôpitaux et emmener des vivres et des médicaments. Le hasard voulut que je pose les pieds en Albanie le 12 mai 1991, 33 ans après le départ de ma famille... le 11 mai 1958. J'ai découvert un pays cassé, délabré.

Sur place, j'en ai profité pour nouer des contacts avec des journalistes et des politiciens afin de réaliser des émissions plus vivantes. Nous avons bouclé une émission « spéciale élections » en direct de Tirana, puis nous avons fêté sur nos ondes la victoire du

parti démocratique. Si la chute du Mur de Berlin ne s'était pas produite, je pense que nous serions restés tels que nous étions au départ, une petite émission locale.

On avait connu la guerre en Slovénie, en Croatie, en Bosnie ; on savait qu'elle éclaterait aussi au Kosovo. La communauté d'ici était mobilisée : elle organisait des fêtes pour récolter des fonds destinés aux écoles, orphelinats ou hôpitaux au Kosovo ou en Albanie. Quand la guerre s'est déclarée en mars 1998, des réfugiés ont débarqué en Europe occidentale. C'est alors que des personnes parmi nos auditeurs se sont tournées vers l'émission pour offrir leurs services et leur aide aux réfugiés. Nous collaborions à l'époque avec la Croix-Rouge de Belgique, en particulier avec Enver Basher qui s'était investi avec la radio pour l'aide humanitaire.

Cet intérêt pour le pays d'origine reste bien vivant. Quelle qu'elle soit, une famille d'origine étrangère est branchée sur son pays avec la télévision, curieuse de ce qui s'y passe, même si elle n'y vit plus. Ce lien, de l'ordre de l'abstrait, ressemble à un amour romantique. Bien que les passions ne sont pas aussi fortes qu'à l'époque de la chute du Mur de Berlin, la curiosité ne s'éteint pas. Depuis ses débuts, l'émission joue aussi, à sa mesure, un rôle d'intégration dans la société en Belgique. Car notre information n'est pas uniquement tournée vers le pays d'origine. Nous diffusons des demandes d'emploi, nous expliquons la législation belge, nous tendons notre micro à des jeunes universitaires pour qu'ils nous racontent leurs écueils et leurs succès. Récemment, avant les élections communales d'octobre, nous avons consacré plusieurs dimanches à l'interview de candidats de tous les partis démocrates. Car j'exclus tous les extrémistes, qu'ils soient religieux ou politiques.

Les nouvelles technologies : que du bon !

De plus en plus de rencontres passent en direct sur notre page Facebook (qui compte plus de 2.000 amis) pour susciter des réactions et des links. Nous savons que des gens nous écoutent en France, en Allemagne, en Australie, et une majorité aux Etats-Unis. Ceux-ci se réveillent avec nous : quand nous débutons à 15h, il est 9h du matin chez eux.



Sakip Skepi et sa collaboratrice Ledja Canaj.

Les Albanais d'Albanie sont aussi curieux de savoir comment fonctionne la société belge, pour comprendre le décalage par rapport à leur société post communiste mais aussi simplement pour rester en lien avec la diaspora. Nous nous penchons sur ce qui pousse à la migration. Deux éléments sont déterminants : les raisons politiques, qui sont de plus en plus rares aujourd'hui, et les raisons économiques – vivant dans une société en crise ou d'après-guerre, les gens sont dans l'urgence et cherchent une vie meilleure.

Deux télévisions locales du sud de l'Albanie passent nos émissions en direct depuis quasi deux ans. Vu le succès – alors que je ne cachais pas mon scepticisme au départ – nous cherchons à présent à passer une même convention tacite avec une télévision nationale. Nous nous dirigeons vers notre 33^e année et notre émission a toujours sa raison d'être. ■

Sakip Skepi

Fondateur de l'émission

[1] Retrouvez l'article de Sakip Skepi paru en décembre 2004 dans *l'Agenda interculturel* n° 228 : www.cbai.be/revuearticle/705/



Albanie, forteresse malgré elle

de Sébastien Colson, éd. Nevicata, Rennes, 2018.

Son isolement est légendaire. Durant la Guerre froide, sous le joug du paranoïaque Enver Hoxha, l'Albanie semblait une forteresse inexpugnable, figée dans son idéologique solitude. Depuis l'effondrement du communisme, l'autre visage de cette nation de montagnards perchée sur l'Adriatique a fini par émerger. Pays dominé par la loi des familles et des clans, mais où la chaleur de l'amitié transcende tous les clivages et toutes les barrières, une nouvelle Albanie a peu à peu pris le dessus.

Ce petit livre n'est pas un guide, c'est un décodeur. Un verrou que l'on fait sauter. Il raconte l'âme d'un peuple que la folie de ses dirigeants tenta de faire sortir de l'Histoire. Il dit la volonté des jeunes de retrouver le chemin de l'Europe.

Commandez des numéros de la collection !

Et retrouvez la liste complète sur www.cbai.be
www.micmag.be

Un pacte mal nommé? Septembre 2018, AI n° 342

Que prévoit le Pacte pour un enseignement d'excellence dans un contexte où l'école tend plus à reproduire les inégalités sociales qu'à les compenser? Son ambition est d'égaliser les acquis et de donner à tous l'égalité des chances. Autrement dit, de rendre équitable la compétition...



Peut-on (se) déradicaliser ? Mars 2018, AI n° 339



Après notre dossier sur la prévention au radicalisme violent, nous sondons cette fois la possibilité de (se) déradicaliser. Des professionnels qui côtoient des personnes radicalisées n'ont pas caché combien ils sont démunis face à ce processus.

Négritude et postcolonialisme Juillet 2018, AI n° 341

Les plaies de l'époque coloniale sont loin d'avoir été pansées. Le racisme mute et se transforme mais il reste inscrit dans les structures sociales et les institutions, ainsi que dans l'imaginaire collectif et les gestes de la vie quotidienne. Est-ce à dire que la situation est sans issue ?



Comment prévenir le radicalisme violent ? Décembre 2017, AI n° 338



Derrière cette question surgissent d'autres questions. La quête du remède offre parfois l'avantage de ne pas affronter la complexité du problème. En va-t-il de la sorte lorsqu'il s'agit de prévention ?

Expulsion des étrangers de Belgique Mai 2018, AI n° 340

D'un côté, le gouvernement prévoit de détenir des parents et leurs enfants dans des centres fermés. De l'autre, le régime d'éloignement des étrangers en séjour irrégulier met bien souvent à mal le respect des droits fondamentaux.



Abonnez-vous !

20 euros par an (en Belgique)
30 euros par an (à l'étranger)
pour 5 Agenda interculturel

à verser au compte
IBAN BE34 0010 7305 2190

En n'oubliant pas de préciser sur le virement vos nom et adresse.